

L'invention de l'écriture

Une quête d'élévation et d'éternité

Son prédécesseur était là, chantant vers la Mésopotamie :

« Ô père, ramène du lointain les lettres sacrées.

Approche cette source où j'ai toujours pu voir les branches ouvertes du futur ! »

[...] Ils ouvrirent le vieux volume. À chaque page, ils se penchaient sur le cosmos ; dans une seule lettre, ils virent les galaxies en spirales, les amas globulaires ouverts. Les caractères dansaient sur les anciens parchemins et l'on pouvait lire en eux le mouvement du cosmos.

Au bout d'un moment, les deux hommes (si tant est que c'était des hommes) se mirent debout. Le plus vieux, dans ses longs habits défaits volant au gré du vent, sourit comme jamais personne ne put sourire dans ce monde. Dans le cœur de Ténétor III résonnèrent ses paroles : *« Une nouvelle espèce s'ouvrira à l'univers. »*

Silo, *Le Jour du Lion Ailé*, Les caractères vivants.

Nathalie Douay

Parcs d'Étude et de Réflexion La Belle Idée

Mai 2013

nathalie_douay@yahoo.fr

Sommaire

Préambule	3
Intérêt de l'étude	3
Méthode de travail	4
Chapitre I. Présentation de <i>l'écriture</i>	6
1. Qu'est ce que l'écriture ?	6
2. Les premiers systèmes d'écriture	7
3. Les inventions de l'écriture. Une concomitance évocatrice.	7
4. Le contexte historique	8
5. La question et l'hypothèse. Le phénomène de la création.	9
Chapitre II. Le contexte de l'invention du point de vue de l'apprentissage et de la recherche.	
L'âge du bronze	11
1. Les apprentissages de l'époque néolithique	11
2. La métallurgie et ses conséquences artisanales et sociales	12
3. La transformation de la substance et de l'intériorité humaine	12
4. Nouvel emplacement de l'homme dans le monde	14
5. Le déclenchement nécessaire à l'invention de l'écriture.	14
Chapitre III. Écritures	16
1. Écriture mésopotamienne	18
2. Écriture égyptienne	27
3. Écriture de la civilisation de l'Indus	34
4. Écriture chinoise	42
5. Écritures crétoises	49
6. Écriture germaine Futhark	56
7. Conclusions. Le sens de l'écriture	60
Chapitre IV. Les apports de l'écriture	61
1. Le changement du rapport au temps et à l'espace. L'invention de l'histoire.	61
2. La capacité d'abstraction	63
3. L'amplification de la conscience collective.	64
Chapitre V. La sacralité de l'écriture	65
Épilogue	68
Puis le signe ... devint signal	69
Annexe 1 – Chronologie des plus anciennes écritures	71
Annexe 2 – Âge du bronze et écriture	74
Annexe 3 – Les mythes de l'invention de l'écriture	75
Bibliographie	80

Préambule

Intérêt de l'étude

Cette étude porte sur ce qui a amené l'homme à créer l'écriture et sur ce que ceci lui a produit. L'intérêt porte sur le moment de l'invention, de la création de quelque chose de totalement nouveau.

Dans l'invention de l'écriture, nous pressentons l'expression d'un Dessein qui est toujours le nôtre, d'une quête commune. Cette étude est celle d'une recherche sur le processus humain mu par un Dessein qui nous pousse et nous inspire, d'un Dessein commun à l'humanité entière, d'une recherche qui vient de loin et qui a traversé les âges : la quête d'élévation, d'immortalité, de transcendance.

De ce point de vue, nous n'aborderons pas le thème du choix de la graphie des signes, ni de la mise en forme d'un système et son évolution. Ce qui est passionnant, c'est le fait même d'inventer. C'est cette respiration profonde de l'âme qui, parvenue à la fin de sa quête, à son aboutissement, se libère du chemin parcouru pour découvrir, sans bien en mesurer la portée, l'étendue d'un nouveau monde qui s'ouvre à elle. Nous sentons que, bien que les hommes l'aient créée de toute pièce, l'écriture puisse apparaître comme un cadeau des dieux. Sans cette intention évolutive qui se confond avec les dieux, l'homme ne serait pas ce qu'il est ; sans elle qui le pousse il n'aurait rien produit, rien imaginé, rien inventé.

Nous voulons remonter et revivre cet instant d'éblouissement incrédule où tout semble juste, où l'on se sent face à tous les possibles comme au seuil d'un nouveau monde. Et on ne sait pourquoi, sans avoir jamais rien inventé, on s'identifie à ce registre et on le sent vibrer en nous. Il nous permet de rejoindre ces hommes et ces femmes par-delà les temps et les espaces, parce que nous sentons battre en nous la même volonté, la même impérieuse aspiration humaine à s'élever et à durer. Et c'est ce sentiment sourd et profond, comme provenant d'un autre espace, qui questionne, guide, pousse à "saisir" ce qui fait que l'homme a inventé l'écriture.

Dans cette étude, on ressent le processus humain comme une "lame de fond" à travers les cultures aussi diverses soient-elles et même sans contact les unes avec les autres. Il y a un fond commun d'humanité qui ne s'établit pas seulement sur des critères biologiques et physiologiques ... mais où s'expriment un sens du spirituel et une recherche de transcendance. C'est une dimension qui existe dans toutes les cultures, comme un fait constitutif de l'homme.

L'écriture fut une invention si particulière qu'à partir d'elle, on considère que commence l'époque historique. L'homme change de temps et modifie ainsi durablement son rapport à lui-même et au monde. L'invention elle-même se produisit dans la période précédente, le Néolithique, et plus précisément à la fin de cette période marquée par l'âge des métaux.

Cette étude se décline donc suivant quelques propositions quant à ce qui nous a amené à créer l'écriture. Comment l'idée de l'écriture nous est-elle venue ? Quelle quête ces hommes poursuivaient-ils pour aboutir à cette invention ? Qu'en ont-ils fait ? Quels apports a-t-elle généré pour le processus humain ?

Pour développer ces points, nous nous attacherons à l'étude de quelques civilisations parmi celles qui ont inventé une écriture : les Sumériens de Mésopotamie, les Égyptiens, les

peuples de la vallée de l'Indus, les Chinois, les Crétois et pour finir les Germains. Nous n'aborderons pas l'invention de l'alphabet, plus tardive, pour la raison qu'à ce moment-là, le signe ne vaut plus pour sa signification mais pour le son qu'il représente ; ce qui est déjà une autre étape.

Méthode de travail

Une monographie n'est pas seulement un écrit : c'est une expérience mystique, la forme que prend une disposition à l'inspiration, une aventure qui se prolonge et se produit jusqu'en nous. Celle-ci s'intègre à une pratique d'ascèse, telles celles menées dans les Parcs d'Étude et de Réflexion siloïstes¹. Qu'une recherche spirituelle amène à s'interroger sur l'écriture n'étonnera pas car dans ces signes que nous traçons encore aujourd'hui, quelque chose nous interpelle, quelque chose résonne qui est bien plus que ce qu'on en voit. Nous appelons ce travail "investigation" car autant nous avons cherché et étudié, autant nous avons été envahis, pénétrés, peuplés par ces hommes et leurs écritures. Nous nous sentons aussi *investis* d'une certaine "mission", celle de transmettre un message qui s'est perdu au fil du temps, celui de l'intention profonde de ces hommes quand ils menèrent cette quête qui les conduisit à inventer l'écriture.

Pour mener ce travail, il a fallu combiner trois plans de recherche : historique, psychologique (fonctionnement du psychisme humain) et spirituel. Pour tout cela, la lecture des ouvrages et la réflexion autour des propositions des auteurs ont été essentielles ainsi que le désir de "rejoindre" ces hommes pour comprendre ce qu'ils ont vécu. Il s'agissait d'entrer par l'intérieur et non pas de projeter des interprétations depuis aujourd'hui. Ce fut un travail intentionnel de recherche, avec des filtres particuliers et un regard le plus intérieur possible.

Comme le dit Ortega y Gasset, seule ma vie m'est réelle et j'imagine que les autres, qu'ils vivent maintenant ou il y a cinq mille ans, pensent, sentent et désirent comme moi. Mais ce n'est pas ainsi, car l'être humain est une structure dynamique et le contexte qui l'entoure et celui dans lequel il s'est formé teintent fortement ce qu'il pense, sent et désire².

Alors, pour s'immerger dans ce moment, il a fallu remonter le temps, s'imprégner de tout un contexte et toujours se laisser guider par ce fil conducteur, ce fond commun d'humanité, ce grand moteur de l'histoire, le Dessein.

Ce travail requiert toute une application, surtout pour les cultures dont l'écriture n'est pas déchiffrée car de fait, nous les connaissons peu et tout est laissé à notre appréciation. Il a

¹ « Les Parcs d'étude et de réflexion sont des portes d'entrée au monde mental du Profond. Y est réalisé un ensemble d'études et de pratiques qui permettent d'accéder à des expériences de contact avec des dimensions intérieures lointaines. » www.parclabelleidee.fr

² Le paysage de formation. Si nous pouvons pressentir aujourd'hui ce que vécurent et cherchèrent nos ancêtres il y a cinq mille ans à travers les témoignages indirects qui nous sont parvenus, c'est-à-dire que si aujourd'hui nous cherchons à saisir un paysage culturel à travers les objets qu'il a créés, c'est que le paysage, le contexte imprime sa trace et son fond en chaque chose. De la même manière, quand nous nous tournons vers ces époques, nous le faisons depuis aujourd'hui et notre façon de regarder est constituée de tout le contexte dans lequel nous vivons et qui nous a formés.

Silo, "Paysage de formation", *Notes de Psychologie*, Éditions Références, Paris, 2012, p.104 et suiv.

Silo, "Discussions historiologiques", *Contributions à la pensée*, Éditions Références, à paraître.

José Ortega y Gasset, "Idées pour une histoire de la Philosophie", prologue de *Historia de la Filosofía*, Émile Bréhier, Volumen I, Período helénico, Editorial Sudamericana, Buenos Aires, 1942, pp.26-34.

fallu plonger dans ces mondes inconnus, oublier tout ce qu'on croit savoir, faire silence pour capter le subtil et essayer de percevoir ce que grâce à ces quelques signes, ces caractères encore vivants, ces hommes nous murmurent par delà les siècles.

Entrer, voir et sentir depuis l'intérieur. Sur ce chemin, nous sommes aidés, car le Dessein, cette quête d'élévation et d'éternité vibre toujours en nous, et en restant dans sa coprésence, surviennent des intuitions, des mises en perspective et des compréhensions. L'entrée dans ces espaces s'est faite au travers des mythes ; leur trame était aussi le chemin que suivaient ces hommes pour s'entourer de la sacralité de l'écriture. C'est pourquoi nous entrerons dans chacune de ces cultures par son mythe de l'invention de l'écriture, c'est-à-dire par la voie (voix) divine.

La contemplation des écritures nous rapprocha aussi de ces hommes ; c'est dans ces signes qu'ils ont déposés quelque chose d'eux-mêmes, les plus hautes aspirations de leur peuple et un message lancé à l'éternité. Nous illustrerons donc notre propos de quelques représentations qui nous ont particulièrement inspirées.

Chapitre I. Présentation de *l'écriture*.

1. *Qu'est ce que l'écriture ?*

L'écriture ce sont des signes, des signes agencés et ayant une signification au-delà de leur aspect rythmique ou décoratif. Surtout ces signes sont déjà une élaboration. Ils sont une abstraction, c'est-à-dire une interprétation mentale de quelque chose que l'on ressent. Les sensations perçues par nos sens externes (les cinq sens) et nos sens internes (kinesthésie et cénesthésie) sont traduites en impulsions qui sont ensuite transformées en représentations, c'est-à-dire qu'elles sont structurées pour que le psychisme puisse travailler avec³. Ce qui nous intéresse dès lors, c'est que ces traductions d'impulsion que sont les signes, peuvent être générées par des sensations immédiates, mais aussi par des systèmes de tension très profonds, liés aux nécessités vitales biologiques, sociales et spirituelles.

Depuis longtemps ces impulsions cherchent à se traduire ; quelque chose essaie de s'extérioriser et "cogne" dans la conscience. Que l'on songe aux premiers signes tracés par les hommes du Paléolithique⁴. Quand ces hommes traçaient des flèches, des cercles, des spirales sur les parois des grottes, ces symboles traduisaient déjà des concepts et des sensations, tout comme les représentations animales se rapportant à des impulsions profondes de force, d'élan, d'unité et de direction⁵. Bien que les rythmes qu'ils suggèrent ne traduisent pas un système d'écriture proprement dit, ils expriment la volonté d'inscrire des signes visibles et mémorisables. Si l'on considère que les peintures rupestres étaient la traduction figurative d'impulsions profondes, ces signes exprimaient sous une forme symbolique des rythmes et des systèmes de tension qui n'étaient pas générés par la vie quotidienne, mais qui étaient l'expression d'une force de vie et d'évolution, d'un dessein transcendant.

Même dans les motifs dits décoratifs des représentations de divinités à l'époque néolithique, on a pu retrouver la traduction d'impulsions profondes. Par exemple, le motif de résille qui s'étend sur le ventre des déesses ne renvoie-t-il pas à cette sensation qu'elle enserme, protège et contient toute la vie qui est en elle et qu'elle génère ? Ainsi, même ces petits "dessins" ne seraient pas innocents et furent tracés pour exprimer plus qu'un rythme décoratif⁶.

À cette même époque, les hommes traceront aussi des marques et des dessins codifiés sur quelques tablettes d'argile au Proche-Orient (Jerf el Ahmar, Syrie) ou sur des cachets apparus en Anatolie au VII^e millénaire avant notre ère permettant par une empreinte, de répéter à l'infini les signes qui y sont gravés.

Mais considérant généralement que *l'écriture* est un système de signes diffusant une information précise, on n'établit donc pas de liens directs entre ces premières tentatives et

³ Silo, *Notes de Psychologie*, p.48 et suivantes, et p.182 et suivantes.

⁴ Signes sur les parois des grottes ornées, mains négatives et positives, traits gravés sur des bâtonnets ou sur des manches en os et en ivoire. On mentionne aussi les galets peints, tels ceux retrouvés sur le site du Mas d'Azil (France, 10000 ans BP) de l'époque mésolithique : galets peints à l'ocre, ornés de points et de bandes. La répétition de l'objet sur le même site et dans d'autres parfois éloignés, suggère le caractère convenu de ces figurations.

⁵ Ariane Weinberger, *Le Dessein d'Homo sapiens au Paléolithique supérieur : de la quête de survie à la quête de transcendance*, Parcs d'Étude et de Réflexion La Belle Idée, 2011.

⁶ Marija Gimbutas, *Le langage de la déesse*, (1989), Édition Des Femmes, 2005.

les premiers systèmes d'écriture qui furent ceux gravés en Mésopotamie, par des Sumériens, il y a plus de 5000 ans. Cependant, nous ne pouvons nous empêcher d'y voir un préalable, comme les manifestations d'une intention qui se réalisera pleinement quelques milliers d'années plus tard.

2. Les premiers systèmes d'écriture.

Ce fut à Uruk, vers 3300 avant notre ère, que fut inventée l'écriture⁷ ; dans le contexte d'une société urbaine, en même temps que l'architecture monumentale, la sculpture, le développement de la métallurgie et d'autres techniques novatrices comme le tour de potier et la roue.

Presque contemporaines, les premières traces d'écriture, découvertes en Égypte, à Abydos (delta du Nil), furent tracées à une époque où se formait une nation unique autour du souverain. Ce sont des tablettes en os et des ostraca inscrits permettant de faire remonter l'urbanisation, l'apparition d'un pouvoir centralisé et les débuts de l'écriture jusque vers 3200 avant notre ère.

Ce sont des systèmes déjà établis, révélés par des milliers d'inscriptions. Ce n'est déjà plus exactement le début, mais sans doute les tout premiers témoignages ont-ils disparu avec leurs supports périssables.

3. Les inventions de l'écriture. Une concomitance évocatrice.

De ces premières traces, nous pouvons affirmer que l'écriture ne fut pas inventée une seule fois, et il convient de parler d'*inventions* de l'écriture. Car même si certains peuples ont su que d'autres l'avaient inventée, chacun se lancera dans l'aventure et créera son propre système⁸. C'est ainsi que l'Égypte était en contact avec la Mésopotamie au moment où celle-ci utilisait l'écriture. Pour autant, ce ne fut qu'une idée suggérée car plutôt que de copier l'invention comme on le fera avec d'autres innovations mésopotamiennes, sans restrictions, ni modifications, les Égyptiens s'évertuèrent à créer la leur propre. Et d'autres peuples feront de même comme les Chinois, les Crétois, les peuples de l'Indus qui, bien qu'étant en contact avec des peuples ayant inventé l'écriture ne s'attachèrent jamais à l'adapter à leurs besoins, mais au contraire à renouveler l'invention.

Il y a là une concomitance extraordinaire. Tous ces peuples étaient engagés dans un processus commun et universel, partout les hommes s'avançaient dans la même direction bien que prenant des chemins divers. Et alors surgit, en plusieurs points et sous des formes différentes, une même expérience : la création de signes porteurs de signification, d'un système d'écriture. Comme la conquête du feu en son temps fut menée par des groupes sans lien les uns avec les autres, quelque chose poussa l'homme et s'extériorisa par l'invention de l'écriture. Comment ne pas sentir là, l'expression d'un Dessein majeur ?

⁷ On a tendance à faire remonter la chronologie de l'invention de l'écriture, en s'appuyant sur des découvertes récentes, comme celle de quelques documents en argile, associant un chiffre et une représentation animale, trouvés sur le haut Euphrate (Tell Brak, Syrie) faisant penser à un stade plus primitif de l'écriture pré-cunéiforme. Mais à Uruk, on a découvert plusieurs milliers de tablettes qui témoignent d'un système établi.

⁸ Même dans les cas où la langue à transcrire le permettait : les premiers pictogrammes sumériens auraient pu transcrire une autre langue ce qui finalement sera le cas avec l'akkadien.

D'ailleurs, l'écriture reste une invention vivante, elle-même toujours créatrice. Elle est bien plus qu'une technique, elle implique aussi celui qui écrit. Elle relève toujours d'une convention et d'un apprentissage mais elle est surtout une invention qui engage plus qu'un savoir-faire : il y a une part de soi en jeu. Ce que l'on écrit, ce que l'on exprime au-dehors, c'est ce qu'il y a en nous-mêmes. Les graphologues ne s'y trompent pas, qui perçoivent au-delà du sens des mots tracés, l'essence même de celui qui les a écrits.

Qu'elle exprime aujourd'hui l'intimité de chacun, qu'elle traduise à son origine des messages sacrés adressés aux dieux ou qu'elle représente un summum d'une culture, il y a un lien identitaire à l'écriture qui explique que plusieurs civilisations l'aient inventée et non pas copiée (à l'inverse des alphabets). Elle se nourrit du monde interne qui par elle parvient au dehors, au monde partagé et collectif.

4. Le contexte historique.

L'apparition de l'écriture coïncide avec l'essor des premières villes. Sa genèse y est intimement liée : la complexité de son invention nécessite une certaine organisation sociale et une adhésion collective dont son usage facilite le fonctionnement. On estime couramment qu'elle est née du besoin de fixer des messages et de consigner des faits et des pensées de façon durable dans des sociétés en mutation dans lesquelles la hiérarchisation s'intensifiait. Les savoir-faire évoluèrent aussi et chaque culture possédait déjà tout un répertoire de signes et de symboles dans ses arts plastiques.

Le contexte historique tel qu'il est appréhendé, c'est-à-dire à travers le développement des grandes cités et du commerce qui selon un processus mécanique aurait motivé la nécessité de stocker et de prévoir, d'administrer et de contrôler, est réducteur. Ne serait-ce que parce que certaines grandes cultures s'en sont passées pendant fort longtemps, ce qui ne les a pas empêchées de prospérer, d'entretenir des relations commerciales sur de longues distances et de gérer les productions pour satisfaire les besoins de populations importantes (Incas du Pérou, Dogons d'Afrique, Celtes d'Europe du nord-ouest⁹).

Les facteurs d'organisation sociale, politique et économique existèrent et ont joué leur rôle. Mais ce qui est réellement remarquable dans ce moment d'expansion urbaine, c'est qu'il fut celui d'un profond changement, d'une réelle mutation. Il y eut une formidable accélération et une déstabilisation des modes de vie et de perception. Il y eut émulation et bouleversement. Ces changements furent produits par des "révolutions" techniques, mais pas seulement. Ou plutôt, ces avancées ne furent pas seulement techniques et modifièrent bien plus que des conditions de vie.

Les diverses avancées techniques ont peu été mises en relation entre elles, et plus rarement encore avec les changements perceptibles dans les croyances et la vision du monde. Ces sociétés sont celles dites de l'âge du bronze. Ceci est essentiel car le bronze fut la première matière créée par l'homme. Elle provient de toute une recherche pour élaborer une matière résistante et durable. Est-ce qu'avant ça les hommes avaient manifesté avec tant d'ardeur leur désir de perdurer, d'éterniser ? Un peu plus tard, mais finalement dans le même moment

⁹ Les Incas avaient inventé un système de comptage basé sur des cordelettes à nœuds mais n'avaient pas inventé d'écriture. Les Dogons se dotèrent d'un alphabet original au 19^e siècle de notre ère. Les Celtes utilisèrent un alphabet oghamique à partir du 4^e siècle de notre ère.
De nombreux peuples antiques n'adopteront l'écriture que tardivement avec la diffusion des alphabets.

historique, ces hommes, Sumériens, Égyptiens et Syriens, vont créer les premiers verres. Ils ne sont pas encore translucides, mais avec eux les hommes accélèrent les temps et produisent en quelques heures ce que le monde naturel réalise en plusieurs milliers d'années (l'obsidienne). Les qualités de transparence seront approfondies pendant des siècles jusqu'à parvenir au verre qui réfléchit et laisse passer la lumière. Au même moment, les pratiques funéraires évoluent. C'est à cette époque que commence à se répandre l'usage des tombes individuelles – pour les "grands" personnages de la cité – dans lesquelles tout un matériel est déposé pour accompagner le défunt dans l'au-delà. Elles reflètent des changements dans les croyances sur la mort et donc sur l'éternité de l'âme et sur le sens de la vie. Si l'on reconnaît dans l'écriture une recherche de pérennité, alors elle accompagnait l'évolution de la sensibilité et s'inscrit dans tout ce champ de recherches.

Ne voir dans l'écriture qu'un progrès technique, c'est couper le fil de cette recherche et ainsi il manque quelque chose à notre histoire humaine. Il s'est passé quelque chose de particulier pour que l'homme entreprenne cette tâche si complexe d'inventer l'écriture, il y eut un élément déclencheur (la création du bronze), ou plutôt un faisceau d'intentions dont l'origine remonte bien loin, peut-être aux premiers hommes et dont la motivation fut assez profonde pour les soutenir tout au long du processus.

5. La question et l'hypothèse. Le phénomène de la création.

Qu'est-ce qui poussa l'homme à inventer l'écriture ? Avoir répondu à la question "à quoi ça a servi ?" ne répond pas à celle, antérieure, de "comment l'idée leur en est-elle venue ?", puisqu'il n'est pas du tout évident qu'ils aient pu imaginer dès le prime abord les bénéfices qu'ils en tireraient.

Dans une avancée aussi importante qui transformera jusqu'à la vision que l'homme a de lui-même (capable de créer sans matière), du temps (l'histoire) et de ses capacités (l'amplification de la conscience), il est cohérent de chercher là un moteur qui n'a rien de mécanique mais plutôt de pressentir que l'homme en est arrivé là car il poursuivait une quête. Tout ce qui lui arrive et tout ce qui est sont le fait de forces créatrices supérieures. Il n'y a pas de raison pour que cette invention extraordinaire, qui consiste justement à rendre manifestes et pérennes des données et des idées, n'ait pas été entreprise et imaginée à partir de cette sensibilité. Sa recherche devait être, d'une façon ou d'une autre de se rapprocher des dieux : de s'associer plus fortement à la Création et en même temps de se libérer de la matière et de ses limites. La quête qui sous-tend l'invention de l'écriture est liée à celle d'éternité, au désir de vivre parmi les dieux, au désir d'évoluer, de s'élever, de rejoindre le divin dont tous les mythes nous assurent que nous provenons.

Qu'est-ce qui se passe quand nous créons ? Qu'est-ce que le phénomène de la création ? Il y a une recherche, une accumulation d'actes, tout se mobilise dans une direction, vers un objet encore inconnu, tout "monte" en nous et soudain se projette, se matérialise dans le monde sous une forme ou une autre. Il y a une direction que nous appelons Dessein et il y a une tension qui fait monter la charge affective, la "température". Comme dans la création de la céramique, du bronze ou du verre, c'est la température qui modifie l'état et la substance de la matière. Tout se mobilise pour un jaillissement, un surgissement. Car dans l'acte de création, la conscience est dans un état particulier, dans un état d'inspiration.

*La conscience inspirée est un état d'altération ou un état d'immersion en soi ? [...] Est-ce une introjection ou une projection extrême ? Il est certain que la "conscience inspirée" est plus qu'un état, c'est une structure globale qui passe par différents états et qui peut se manifester dans différents niveaux. La conscience inspirée perturbe le fonctionnement de la conscience habituel et rompt la mécanique des niveaux. Enfin, elle est davantage qu'une extrême introjection ou qu'une extrême projection car elle se sert des deux en alternance, et ce en regard de sa finalité. Celle-ci est manifeste quand la conscience inspirée répond à une intention présente, ou dans certains cas, lorsqu'elle répond à une intention non présente mais qui agit de manière coprésente. [...] La conscience inspirée, ou plutôt la conscience disposée à parvenir à l'inspiration, est ostensible dans la philosophie, la science et l'art [...]*¹⁰.

Il y a un moment où pour la conscience inspirée ou disposée à l'être, s'ouvre un espace interne qui dépasse ceux de la vie habituelle. Proviennent alors des intuitions, des changements dans la façon de percevoir, des mises en perspective qui donnent l'impression que quelque chose d'autre que nous-mêmes s'exprime. Ces impulsions profondes prennent le pas sur le reste, la conscience est immergée dans un état où elle communique davantage avec des espaces profonds (les Grecs les appelleront le *Chant des Muses*) qu'avec les objets du monde physique qui l'entoure. La conscience inspirée s'abreuve à d'autres sources desquelles jaillissent des formes et des réponses inattendues.

Très logiquement, les hommes ont d'abord conduit leurs recherches à travers la matière, à travers toutes celles qu'ils avaient à disposition. En les "travaillant", en les malaxant, en les mêlant, ils ont abouti à la création du bronze. Le travail sur les matières était un prérequis au travail direct sur quelque chose d'intérieur ; la création d'une matière était le préalable à la création sans matière. Sans la création du bronze, l'homme n'aurait pu inventer l'écriture.

¹⁰ Silo, "La conscience inspirée", Op. cit., pp.287-288 et 293.

Chapitre II. Le contexte de l'invention du point de vue de l'apprentissage et de la recherche. L'âge du bronze

L'invention de l'écriture, quelle que soit la culture dans laquelle elle a surgi, s'est faite à la fin de l'époque néolithique. Même si ces cultures ne l'ont pas produite au même moment chronologique, elles l'ont toutes fait dans le même moment de processus¹¹.

1. Les apprentissages de l'époque néolithique

À l'époque néolithique, dans son accumulation continue d'expériences, l'homme commence à modifier son environnement et à utiliser les matériaux qui l'entourent (bois, os, pierre, terre) apprenant ainsi à améliorer ses conditions de vie. C'est l'époque où l'homme s'aventure à agir sur son milieu : il domestique les végétaux puis les animaux, et bien sûr aussi les cours d'eau. Ces activités impliquent qu'il devienne sédentaire.

Ces avancées techniques ont une incidence sur sa perception du monde et de lui-même : il expérimente un changement d'emplacement par rapport au monde et le changement de perception de soi et du monde qui en découle. On peut ainsi dire que d'une vision englobante où il ne se distinguait pas du reste du monde, il découvre une vision *d'action sur le monde*. Intervenant sur son milieu, il expérimente aussi un changement dans sa perception du temps. L'homme porte sûrement une attention nouvelle aux cycles de la Nature. « Pour ordonner les cycles naturels en agriculture, il crée le calendrier et l'ordonnement des mouvements du ciel (zodiaque). »¹²

Il se situe maintenant dans un monde bipartite : il y a lui et le monde ; a contrario de l'époque paléolithique où « l'être humain avait une vision monistique, il voyait la réalité dans un contexte simple et dans une parfaite continuité. »¹³

Dans cette même étape, il transforme certaines matières comme l'argile et, en la cuisant il approfondit sa maîtrise du feu jusqu'à parvenir aux très hautes températures nécessaires à l'apprentissage de la métallurgie.

Ces expériences vont l'amener à de nouvelles expérimentations et bientôt aboutir à la création d'une nouvelle matière : le bronze. Cet "or de l'homme" est en effet la première matière créée par l'homme. Et il est remarquable que ce soit justement dans ce moment de processus que l'homme invente l'écriture. Il y a une concomitance importante entre la création du bronze et l'invention de l'écriture. Les deux événements n'ont été mis en relation que sur le plan chronologique, sans y voir de lien de cause à effet. Pourtant, chaque peuple ayant inventé une écriture, avait par ailleurs découvert ou du moins expérimenté la création du bronze¹⁴.

¹¹ Voir Annexe 1. Chronologie des plus anciennes écritures.

¹² Eduardo Gozalo, *Estudio sobre los antecedentes en Mesopotamia de la disciplina material*, Parcs d'Étude et de Réflexion Punta de Vacas, 2009, p.6.

¹³ Agostino Lotti, *Spiritualité en Anatolie et dans le Croissant fertile au Mésolithique*, Parcs d'Étude et de Réflexion Attigiano, 2010, p.7.

¹⁴ Voir Annexe 2. Âge du bronze et écriture.

2. La métallurgie et ses conséquences artisanales et sociales

Avec le cuivre ou l'or, les hommes avaient déjà appris à travailler les métaux, mais ils étaient utilisés à partir de leur forme native par martelage à froid ou à chaud de pépites. La caractéristique du bronze n'est pas l'utilisation des métaux mais la découverte et le développement de la métallurgie. Le bronze est un alliage de cuivre et d'étain dont la fusion nécessite la maîtrise des fours à haute température et à atmosphère réductrice¹⁵.

La fonte du bronze se réalisera pour la première fois en Mésopotamie, région dépourvue de minerai de cuivre et d'étain. La métallurgie nécessita donc la mise en place d'une économie complexe de production (extraction, transport, fonte) et de distribution couvrant de vastes territoires, contrairement aux objets fabriqués auparavant qui ne nécessitaient que des matières et des compétences locales. L'âge du bronze voit donc l'apparition des échanges à grandes distances, et par eux, un élargissement de l'horizon. Cette industrie va aussi entraîner une répartition des tâches et des richesses différentes, et une hiérarchisation sociale plus marquée apparaît. Celle-ci sera perceptible dans les cités qui s'agrandissent du fait d'un accroissement des moyens de production et donc de la population¹⁶.

Compte tenu de la complexité de l'entreprise, la production du bronze était motivée par une nécessité profonde. Elle fait suite à un long processus d'expérimentations dans le but d'obtenir un métal plus résistant que le cuivre ou l'or. Il faudra en effet de nombreuses tentatives et beaucoup d'intuition pour réaliser une matière résistante à partir de deux autres qui sont au contraire altérables et, qui plus est, qui ne sont pas disponibles localement. Ce fut la recherche tenace et obstinée d'une matière pérenne, durable, capable de transcender les époques. Souvent associés aux rites funéraires, les bronzes – que l'on songe aux cultures néolithiques chinoises – étaient capables d'accompagner le défunt pour l'éternité. Sa création évoque la matérialisation d'une recherche d'immortalité.

3. La transformation de la substance et de l'intériorité humaine

En cherchant une matière pérenne, les hommes découvrent de nouveaux procédés comme la fonte et la soudure. Grâce à eux, la réalisation du bronze permet de *libérer les formes* : en le fondant dans un moule, l'artisan peut lui imprimer n'importe quelle forme. De fait, il en invente de nouvelles (les maillons de chaîne par exemple) et il perfectionne des outils qu'il peut maintenant réparer grâce à la technique de la soudure. Le bronze malléable ouvre de nouvelles possibilités et on libère d'autant plus les formes qu'elles se créent souvent autour d'un vide (objets concaves). Ces opérations correspondent aussi à la libération de formes mentales. Concevoir de nouveaux objets résonne intérieurement avec l'accès à de nouvelles idées, de nouvelles façons d'envisager les choses¹⁷.

Pour être exacts, nous devrions parler *des bronzes* : puisqu'il s'agit d'un alliage, les proportions des matières sont variables, leurs composants aussi. C'est une opération qui fait particulièrement intervenir la main de l'homme et on a pu dire qu'il y avait autant de bronzes que de fondeurs et même d'opérations. Le bronze, matière durable et résistante, est tout à la

¹⁵ Le cuivre fond à 1084°, l'étain à 232°, ce qui d'ailleurs, fait chuter le point de fusion.

¹⁶ Les traces en sont clairement visibles dans l'urbanisation des cités ainsi que dans l'évolution des rites funéraires, avec l'apparition, encore aux côtés des tombes collectives, de tombeaux individuels richement pourvus.

¹⁷ Silo, "Spatialité et temporalité des phénomènes de conscience", Op. cit., pp.276-281.

fois vivante, polymorphe et non figée. Plus que l'amélioration des qualités premières de la matière, c'est à une transformation de la matière et de sa substance que nous assistons. L'homme devient capable de modifier les états d'une matière - ce qu'il avait déjà expérimenté avec l'argile de la céramique dont la terre, la matière première, changeait irrémédiablement de caractéristique (imperméabilité).

Et comment, pour l'artisan qui s'applique dans ces activités sacrées, pendant des heures et des jours entiers à transformer une matière en une autre, n'y aurait-il pas de phénomène d'identification ? Comment ne sentirait-il pas en lui le processus de la matière en marche ? Comment tout ceci ne provoquerait-il pas l'intuition alchimique qu'il pourrait y avoir un art où les transformations subies par la substance pourraient aussi l'être par le sujet ?

Quand, dans le creuset où le cuivre est entré en fusion sous l'effet de la température, on plonge un objet en étain, il se liquéfie, il se dissout sous nos yeux et, face à la dissolution de l'objet, il y a quelque chose qui "fond" en nous. On a l'impression que le moi lui-même fond et se dissout. Ceci n'est pas sans rappeler « ces cas extraordinaires d'expérience du sacré, tels que l'extase, cette situation mentale dans laquelle le sujet reste comme suspendu, plongé à l'intérieur de lui-même, absorbé et ébloui »¹⁸. Pendant un temps, "on fond", on s'oublie et comme la matière, on disparaît dans le creuset. Et pourtant cette opération est créatrice. Quelque chose semble disparaître et c'est pourtant ainsi que l'on crée. Cette expérience est intimement liée à l'augmentation des températures. Au-delà des prouesses techniques, on pourrait aussi s'interroger sur ce lien avec le feu. Car la maîtrise ou simplement la contemplation du feu ouvrent des voies fantastiques, des ouvertures poétiques insoupçonnables, des paysages entièrement nouveaux. Est-ce que c'est l'identification avec la matière qui nous ouvre ces voies comme par analogie, ou bien est-ce le processus suivi pour en arriver à ces températures qui nous prépare à de nouveaux espaces intérieurs ?

Plus on s'abîme dans cette contemplation et plus on ressent les effets de la matière en nous. Ces changements de la matière et même cette transformation des matières sont à rapprocher des changements qui s'opèrent alors dans l'intériorité de l'être humain. Est-ce qu'à ce moment-là, les hommes s'aperçoivent que des espaces communiquent, qu'il y a passage, circulation et interactivité entre les espaces interne et externe ? Peut-être que l'intuition que tout est un devient alors une expérience et une certitude ? Ces constatations eurent des incidences décisives, comme celle de créer des objets qui ne sont pas des réalités matérielles et à partir d'autres matières que celles du monde physique.

Ces avancées sont la traduction d'une direction mentale particulière. Elles génèrent à leur tour de nouvelles images qui ouvrent de nouvelles voies d'action et d'intention. Les nouvelles intuitions autorisent des idées jusque là impensables : évolution et transmutation.

Auparavant, l'ordre naturel était perçu comme immuable et inchangé.

Avec le développement de la métallurgie, ces images ont continué à être perfectionnées et amplifiées. Et si la révolution agricole a provoqué des images de renaissance, la maîtrise de la céramique et des métaux a fourni l'articulation nécessaire aux images de transformation et d'immortalité. Avec la fonte du bronze, nous voyons que même les éléments les plus stables comme les minerais peuvent être perfectionnés pour devenir une autre sorte de créature, brillante, resplendissante et

¹⁸ Silo, Op. cit., p.290. Voir aussi dans le même ouvrage, "Le déplacement du moi – La suspension du moi", p.294 et suiv.

*puissante. Les notions mêmes d'évolution, de transmutation et d'immortalité sont des images qui sont nées et se sont développées sur la base d'avancées technologiques clés au Néolithique impliquant des interventions humaines qui changent les aspects "essentiels" de l'ordre naturel.*¹⁹

4. Nouvel emplacement de l'homme dans le monde

Comme le souligne Mircea Éliade, "ces techniques étaient en même temps des mystères, car elles impliquaient d'une part la sacralité du Cosmos et, d'autre part, elles se transmettaient par des initiations (les "secrets de métier")". L'homme découvre ainsi la possibilité de s'insérer dans le sacré par son propre travail²⁰.

Jusqu'ici, seuls les dieux, la Nature avaient créé. Par son travail, l'homme acquiert un nouveau statut et un nouvel emplacement dans la Création. D'une certaine manière, il se rapproche des dieux et donc de l'immortalité. À son tour, il crée, il donne vie, il fait un apport à la Création, il la complète, il collabore avec les dieux.

Le désir de collaborer, de contribuer au perfectionnement de la matière a eu d'importantes conséquences puisqu'en assumant la responsabilité de changer la nature, l'homme prit la place du temps²¹. Cette expérience est à la fois une communion avec la Nature, et une victoire sur cette Nature, les techniques de production humaine ayant pour dessein à la fois d'épouser dans l'espace et de précipiter dans le temps les rythmes de reproduction de la matière. « Par ses techniques, l'homme se substitue peu à peu au Temps, son travail remplace l'œuvre du Temps. »²²

Avec la métallurgie, l'homme intervient dans les processus et modifie les temps. Sa vision du temps et surtout sa relation au temps en sont changées. L'écriture, avec cette possibilité qu'elle offre de dépasser le temps présent, illustre et révèle les possibilités de cette nouvelle relation qui est à présent une interaction.

5. Le déclenchement nécessaire à l'invention de l'écriture

Avec le bronze, l'homme devient à son tour créateur : il apporte une matière nouvelle et il accélère les processus naturels. Des changements s'opèrent alors en lui et autour de lui. Ses désirs d'éternité et d'effacer des limites s'expriment dans la matière. Lui aussi change d'état, se dissout, se transforme et renaît. Ces expériences de l'âge du bronze ont donc été le préalable à l'invention de l'écriture.

D'ailleurs, l'invention de l'écriture ne s'inscrirait-elle pas elle aussi dans cette recherche de pérennité ? L'écriture n'est-elle pas une façon de pérenniser la parole ?²³ Il n'est sans doute pas anodin qu'après avoir créé une nouvelle matière, l'homme se soit attaché à matérialiser sa pensée, les choses, les noms, les événements. Avec l'invention de l'écriture, il se met à

¹⁹ Danny Zuckerbrot, *Mesopotamian Origins and the Material Discipline*, Parcs d'Étude et de Réflexion Hudson Valley, 2009, pp.8-15.

²⁰ Mircea Éliade, *Forgerons et alchimistes*, Flammarion, Paris, 1977, pp.119-121.

²¹ Eduardo Gozalo, Op. cit., p.14.

²² Mircea Éliade, Op. cit., p.7.

²³ L'idée même de création restera intimement liée à la parole, à l'action du verbe qui élève aussi celui qui l'utilise.

travailler, à façonner une autre matière, le mental. Il ne s'agit plus d'agir sur une substance extérieure, matérielle, mais sur des représentations, des signes abstraits. L'écriture, c'est l'invention de quelque chose qui n'est même pas une matière, qui n'en a besoin que comme support pour se matérialiser, mais dont l'apport et la valeur sont bien au-delà.

Le champ des possibles s'amplifie. Dedans et dehors se répondent et s'alimentent. Il y a une accumulation qui amène à un moment particulier, un moment d'expansion et d'accélération. Maintenant, le dedans peut se projeter vers le dehors. L'écriture peut naître...

Chapitre III. Écritures

Bien que surgissant de la main des hommes et se renouvelant chaque fois, l'écriture est toujours cadeau des dieux. D'ailleurs l'ingéniosité elle-même est un don divin²⁴. Ce fut une façon de "légitimer" l'écriture (qui n'a pas toujours été perçue positivement), de souligner la collaboration de l'homme à l'œuvre divine et bien sûr, de l'inscrire dans l'histoire du peuple en question²⁵.

L'écriture a toujours été liée à la parole des dieux. Certaines écritures étaient perçues comme la transcription des paroles divines et les premiers signes en dérivent directement. L'écriture est donnée aux hommes par les dieux, ils utilisent leurs signes pour communiquer. Divine avant d'être humaine, l'écriture contient et transfère un registre du sacré. De communication avec les dieux, elle deviendra aussi connective entre les hommes et leur offrira de nouvelles possibilités d'échanges et d'organisation.

Les premières écritures sont des pictogrammes, c'est-à-dire le dessin schématique de la chose signifiée (un épi de blé, une tête de bovidé...), la matérialisation en un signe d'une représentation mentale. Il a ainsi fallu "abstraire l'essentiel pour ordonner". L'écriture concourt à ce moment de processus, amorcé par la domestication, à entraîner l'homme à agir sur son environnement naturel mais aussi à ordonner son "environnement mental"²⁶.

La grande merveille dans l'idée même de l'écriture est cette faculté de créer sans matérialité, de transformer une abstraction en une concrétisation, d'incarner la pensée invisible et immatérielle en quelque chose de tangible.

Cette création du signe porteur d'une signification comprise par tous débute par des pictogrammes qui agissent comme des symboles, véhiculant un code, dont la fonction est de communiquer un registre²⁷.

Dans cette élaboration, il est possible que la musique et la danse qui occupaient une place importante dans les rites, c'est-à-dire dans la mise en condition de la conscience à entrer en contact avec la divinité, aient joué un rôle de modèle et de procédé. On peut d'ailleurs songer aux bronzes chinois, parmi les premiers supports de l'écriture, connus pour leurs qualités de résonnance et leurs sonorités.

L'écriture associe donc fortement les mondes interne et externe. Elle unifie. C'est peut-être pour cela qu'il n'y a pas eu qu'une invention de l'écriture : non seulement elle révèle un processus qu'un peuple veut suivre pour s'élever ; mais elle est aussi très identitaire car elle utilise et se nourrit du monde interne de chaque culture.

D'ailleurs, il semblerait que l'écriture n'ait pas revêtu la même signification aux yeux des différents peuples qui l'ont inventée. Certains l'ont conservée, d'autres pas. Certains l'ont développée, d'autres non. Certains la transmettaient aux hommes, d'autres la cachaient.

²⁴ Pour nous encore, elle est un état particulier et structuré de conscience, celui de la conscience inspirée, qu'ils appelaient "cadeau des dieux".

²⁵ Voir Annexe 3. Les mythes de l'invention de l'écriture.

²⁶ Nous avons vu qu'avant d'inventer l'écriture, ces peuples avaient inventé le calendrier pour mesurer la course des corps célestes et des saisons. Ils ont appris à créer des signes en inventant les chiffres (signes par excellence) et avec eux, la numérotation et le calcul.

²⁷ Silo, "Impulsions : traduction et transformation - Morphologie des impulsions : signes, symboles et allégories", Op. cit., pp.182-205.

Dans ce moment protohistorique, les particularités culturelles se révèlent. Alors que le Néolithique est le même partout (même moment de processus, même style de vie), avec l'âge des métaux (cuivre et bronze) apparaissent des cultures dans lesquelles on commence à percevoir des paysages et des sensibilités différentes (Mésopotamie, Égypte, Chine...).

Les écritures appartiennent aux peuples qui les ont créées, et pour comprendre ce qui les a amenés à les inventer, et pourquoi sous cette forme plutôt qu'une autre, il convient de les étudier dans leur contexte culturel. En d'autres termes, une écriture est indissociable du peuple qui l'a inventée.

1. Écriture mésopotamienne

Enki, le plus sage des dieux, le maître de l'abîme (masse d'eau sur laquelle flotte la terre) établit les principes de la civilisation en la pourvoyant de ses bienfaits et en assignant un rôle à chaque dieu. Il confia l'écriture et la fonction scribale à la déesse Nisaba, à l'origine une divinité du grain et des roseaux qui servent à fabriquer le calame.

*La sainte Nisaba a reçu la règle à mesurer et garde l'étalon du lapis-lazuli ; elle proclame les grands règlements, elle fixe les frontières, marque les bornes. Elle est maintenant le scribe du pays.*²⁸

Puis, Enki prit le nom d'Éa. Il envoya sur terre Sept Sages, dont le premier fut Adapa et eut pour mission de transmettre aux hommes la connaissance divine, aux temps mythiques d'avant le Déluge, lorsque la royauté descendit du ciel. Les Sept Sages, maîtres des sciences liées à l'art scribal, "... semblables à Éa leur père, sont doués grâce à lui, d'une intelligence sublime".²⁹

Quand Marduk devint le roi du panthéon babylonien, son fils Nabû fut désigné pour consigner par écrit les sorts fixés par Marduk dans la chapelle des destins. Il est le *Seigneur du calame*, le dieu des scribes.

Nabû, le très-haut, le sage, le puissant, le héros..., dont la parole est primordiale, le maître des sciences, qui surveille la totalité du ciel et de la terre, celui qui sait tout, qui comprend tout, qui détient le calame du scribe..., le Seigneur des seigneurs, dont la puissance est sans égale, le compatissant, le miséricordieux.

Assurbanipal lui dédia sa bibliothèque car il « *tient la tablette d'argile et le calame des destins, prolonge les jours et fait revivre les morts, émettant la lumière pour les hommes en proie à la confusion* ». Il est encore « *nimbé de la splendeur divine, un souverain au vaste entendement, un sage au vaste savoir, qui maîtrise l'écriture et dont les décisions sont sans appel.* »

À travers Nabû, l'écrit transcende la mort et le temps.

Au IV^e millénaire avant notre ère, en Mésopotamie, s'épanouit la civilisation d'Uruk qui fait suite à la non moins florissante civilisation d'Obeid. En quelques siècles, les Mésopotamiens inventent ou développent le tour de potier, l'araire, l'irrigation, le bronze et le verre ; toutes techniques favorisant le regroupement des villages en grandes cités-états et l'intensification du commerce sur de longues distances. C'est dans ce contexte de développement et de dépassement des limites que pour la première fois, les hommes inventèrent l'écriture.

²⁸ Les attributions de Nisaba ne sont pas sans rappeler les débuts de l'écriture : elle procède en partie des avancées intellectuelles de la création du calendrier et du calcul ; elle sert d'ailleurs à "saisir" le monde et à l'ordonner ; le monde étant à la fois le monde naturel et l'intériorité humaine.

²⁹ *Le Poème d'Erra*, 162. La dernière grande composition mythologique mésopotamienne, in Jean Bottéro et Samuel Noah Kramer, *Lorsque les dieux faisaient l'homme, Mythologie mésopotamienne*, Éditions Gallimard, Paris, 1989.

1) Les débuts de l'écriture

Les premières traces témoignant de la volonté de transcrire des signes chargés d'une signification, sont celles laissées sur des calculi, système de boules de terre renfermant des cônes d'argile et sur lesquelles étaient inscrits des signes numéraires et des pictogrammes représentant des animaux. Ils notaient le nombre de bêtes composant le troupeau. Bien entendu, dans les millénaires passés, les hommes savaient estimer leurs troupeaux, l'écrit simplifie ces opérations.



Tablette d'Uruk portant des pictogrammes. Musée du Louvre, Paris.

Il y a 5300 ans, des hommes gravèrent ces signes dans l'argile pour se souvenir d'une transaction sans avoir à briser un calculi. Depuis ce temps, ces signes agissent toujours sur nous et ont un goût de mystère et de merveille.

Dès 3200 avant notre ère, des pictogrammes étaient alignés sur des tablettes d'argile pour rendre compte d'échanges commerciaux et composer des registres administratifs. Les plus anciennes découvertes sont les tablettes du grand temple d'Uruk en Sumer. Un siècle plus tard, elles furent aussi produites à Djemdet-nasr dans le nord du pays. Les spécialistes les jugent très proches de l'invention de l'écriture.

Ce sont des tablettes faites d'argile, la même que celle qu'avait utilisé le dieu Enki pour créer l'homme. Elles sont inscrites de pictogrammes tracés au roseau taillé en pointe. La ressemblance des traits avec celle de l'empreinte de clous leur vaudra l'appellation de signes *cunéiformes* par leurs découvreurs (du latin *cunus*, clou). Vers 2900 avant notre ère, soit 300 ans après les débuts, la pointe du roseau fut taillée en biseau et le sens de l'écriture tourné afin de faciliter l'inscription horizontale des signes. Dès lors, les courbes des dessins étaient décomposées en traits, procédé qui généra une plus grande stylisation, allant jusqu'à l'abstraction comme en témoignent les tablettes d'Ur datées de 2700 avant notre ère et celles contemporaines de Fâra et Abu Salabish (pays d'Akkad). Parmi ces dernières, plusieurs centaines représentent le plus ancien état de la littérature en sumérien. À partir de cette date, l'usage de l'écriture s'est étendu à d'autres domaines, ce dont témoignera au 7^e siècle avant notre ère la fameuse bibliothèque de Ninive contenant plus de 30.000 tablettes rassemblées par le roi assyrien Assurbanipal.



Tablette d'argile comptable en écriture cunéiforme. Ur, 2360 avant notre ère.



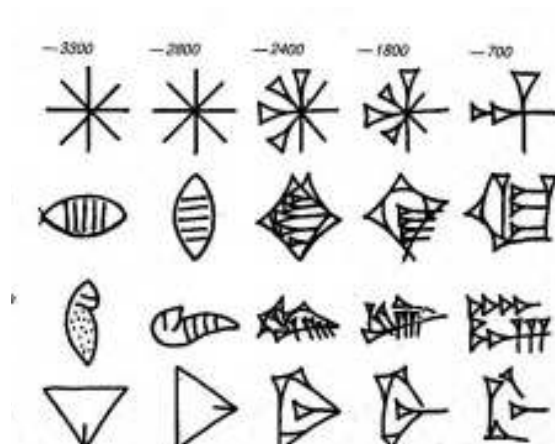
*Tablette cunéiforme de Fâra.
Musée du Louvre, Paris.*



Tablette cunéiforme d'Abu Salabish.

Ces quatre lots antiques sont autant d'étapes du premier développement de l'écriture cunéiforme, montrant par là-même que la réflexion et l'amélioration de l'invention se sont poursuivies pendant des siècles, plusieurs générations ayant soutenu cet effort de développement.

Ainsi, ce fut d'abord une écriture linéaire de croquis d'objets assez reconnaissables, dont le tracé simplifié s'inscrit dans la continuité de ceux pratiqués sur la céramique peinte et sur les sceaux, depuis le début du V^e millénaire avant notre ère. Les chercheurs ont dénombré près de 1500 caractères primitifs : ce sont des pictogrammes qui, comme le dessin, suggèrent plus qu'ils ne représentent. Ainsi, le pictogramme de la montagne évoque le mont, mais aussi les pays étrangers ; l'épi, le blé et tous les travaux agricoles, etc. À chaque signe est associé tout un ensemble de coprésences. Et pour transcrire des réalités moins tangibles, on associait deux pictogrammes : celui de l'eau ajouté à celui de l'œil signifiait les larmes ; ajouté à celui de la bouche, l'action de boire, etc.



Évolution des pictogrammes vers l'écriture cunéiforme.

2) De l'aide-mémoire à la littérature

Jean Bottéro a bien souligné qu'il s'agissait là d'une "écriture de choses" permettant de matérialiser la pensée et de fixer des réalités. Son usage était limité, et puisqu'elle permettait surtout de se remémorer, il l'a appelée "aide-mémoire"³⁰. Mais très rapidement, comme l'attestent les tablettes de Djemdet-nasr (3100 avant notre ère), les Mésopotamiens vont au-delà. Du fait qu'elles ont été découvertes en pays d'Akkad, Gérard Pommier pense que sous l'effet de l'intensification des contacts avec les Akkadiens – qui parlaient une autre langue - les Sumériens ont davantage développé le phonétisme³¹. C'est-à-dire qu'un signe ne renvoyait plus uniquement à ce qu'il représentait mais aussi au son du mot désignant la chose dessinée.

³⁰ Jean Bottéro, "De l'aide-mémoire à l'écriture", *Mésopotamie, L'écriture, la raison et les dieux*, Folio Histoire, Paris, 1987, pp.132-166.

³¹ Gérard Pommier, *Naissance et renaissance de l'écriture*, Presses Universitaires de France, Paris, 1996, pp.147-152.

Sur une de ces tablettes, il y a une séquence de 3 pictogrammes : les deux premiers correspondent au nom du dieu sumérien en.lil (Seigneur – Air), suivis du signe représentant une flèche. Or la flèche est l'homophone de *vie* (*ti*). Dès lors, l'inscription signifie "Enlil donne la vie".



Pendant inscrit du pictogramme EN, Djemdet nasr

Un siècle après son invention, les Sumériens font un saut considérable en passant d'une écriture pictographique à une écriture phonétique (en fait, les deux procédés cohabitèrent). Dès lors que l'on sépare le signe de la chose qu'il représente pour le rattacher à son phonème, l'écriture permet de transcrire des réalités non matérielles, c'est-à-dire de couvrir tout le champ de la pensée et de la transmission. Car "l'écriture de mots" comme le souligne Jean Bottéro permet maintenant d'informer et d'instruire et ne se cantonne plus à rappeler ou à commémorer.

De là, l'émergence d'une première littérature (des hymnes et des prières, des mythes, des conseils de sagesse) qui nous rend cette civilisation plus compréhensible. Les tablettes de Fâra datées de 2600 avant notre ère nous ont transmis les premiers essais d'une littérature qui relève encore de la tradition orale antérieure. Il a fallu plusieurs siècles pour qu'elle atteigne la forme écrite dans laquelle elle fut transmise.

3) La sacralité du signe

Le déchiffrement de cette littérature nous permet de nous approcher de l'esprit de ces Sumériens et de comprendre le sens que l'écriture avait pour eux. On y décèle notamment la dimension sacrée accordée au mot écrit. En effet, pour les Mésopotamiens, le mot écrit est une chose à part entière, en plus de celle à laquelle il renvoie.

L'*Épopée de la Création* célèbre et justifie l'ascension de Marduk à la souveraineté suprême sur l'univers³². Après son couronnement, l'Assemblée des dieux lui confère 50 noms. Chacun recouvre une de ses prérogatives et leur cumul doit faire du dieu une personnalité exceptionnelle (*Ép.* VII, 143 s.). Pour les Lettrés d'alors, les attributs de Marduk se trouvaient inclus dans le "nom" même du dieu. Ils tiraient ces définitions des trois syllabes d'*Asari*, nom que lui avaient donné les dieux. Ils comprenaient *le don* (*ru*, pour *ri*), *la culture des champs et jardins* (*sar*), *la fondation* (*rá*, pour *ri*), *le tracé/quadrillage* (*a*), *la création* (*rá*, sous sa lecture *dù*), *les céréales* (*sar*), *la production* (*sar*, sous sa valeur *ma*) et *la verdure* (*sar*).

³² L'épopée fut écrite à la fin du II^e ou au début du I^{er} millénaire avant notre ère mais elle transcrivait des mythes bien plus anciens. Le poème est à mettre en parallèle avec la promotion d'Hammurabi, roi de Babylone en 1750 avant notre ère, qui étend son autorité aux autres cités-États. De même, son dieu *Marduk*, s'élève-t-il au-dessus des autres dieux.

Chaque dénomination du dieu contenait matériellement tous les pouvoirs et qualités qui le définissaient. Selon le mythe, les dieux calculaient et décidaient du destin de tous les êtres. Il leur fallait ensuite l'écrire sur la *Tablette aux Destinées* pour lui donner existence, matérialité, force et rayonnement. Le nom contient tout l'être et lui confère tout ce qu'il est. Exister, c'était recevoir un nom. Ainsi, l'*Épopée de la Création* s'ouvre par ces vers :

*Lorsque Là-haut,
Le ciel n'était pas encore nommé,
Et qu'ici-bas la terre-ferme
N'était pas appelée d'un nom,
Seuls l'océan primordial,
Apsû leur progéniteur
Et la mer génitrice, Tiamat
Qui les enfantera tous,
Mêlaient ensemble leurs eaux.
Aucun dieu n'était (encore) apparu,
N'était appelé d'un nom,
Ni pourvu d'un destin ;
(Alors) en leur sein,
Des dieux furent créés.*³³

C'est donc en étudiant un nom, en plongeant dans sa profondeur qu'on pouvait avancer dans la connaissance.

Les 50 noms de Marduk sont autant de ses qualités octroyées par les dieux. Chacun manifeste une volonté des dieux pour lui. Chacun précise son destin. L'analyse d'un nom permettait d'en retrouver tous les sens, toutes les volontés divines et par là même, la destinée.

Si plus tard l'écriture s'est détachée du réalisme du mot écrit pour se rapprocher davantage de la langue parlée et devenir un instrument de communication couramment utilisé, les Lettrés n'ont jamais oublié ni qu'elle recelait toute la profondeur des êtres, ni leur existence en soi ; lettrés qui ont toujours tenté d'enrichir la connaissance par l'analyse des mots.

4) L'écrit pour saisir l'universel

Ces Lettrés établirent ainsi des listes interminables de tout ce qui existe et des ouvrages destinés à expliquer les mots et les choses. Car même après l'invention du phonétisme, l'écriture n'abandonna pas sa référence immédiate aux choses.

Tout consigner, c'était tout observer ; c'était relever et donc révéler l'universel. Ils tentaient de saisir l'universel pour en expliquer l'essentiel. À travers les *Traités* qui nous sont parvenus depuis le premier tiers du II^e millénaire avant notre ère, on discerne ce soin apporté à l'observation de toute chose pour en découvrir les symptômes et proposer des remèdes. Les manuels de médecine, de grammaire, de mathématiques, de divination étaient présentés

³³ Premier distique de l'*Épopée de la Création*, Tablette I, vers 1-9, Babylone, in Jean Bottéro et Samuel Noah Kramer, Op. cit.

comme des catalogues énumérant des faits classés par thème : "*Si [on observe tel phénomène] ; alors [voilà sa signification ou son remède].*" Les Lettrés analysaient des cas pour en retirer un principe valable pour tous et diffusé à tous. Comme dans la science aujourd'hui, il s'agissait d'extraire d'une chose sa nature essentielle, de dépasser le fait individuel pour atteindre à l'universel. Il en allait finalement des choses comme des mots : les approfondir pour en saisir pleinement mais uniquement l'essentiel, le nécessaire, l'universel, le permanent.



Tablette cunéiforme conservée au musée du Louvre

Cet esprit scientifique visant à dépasser le singulier de la réalité observée pour percevoir sa nature essentielle et permanente, était mis au service de tous et de l'action de tous. Le monde, la Création et les dieux ont dû les émerveiller profondément pour qu'ils consacrent tant d'énergie à les étudier et à y réfléchir. En même temps qu'ils l'étudiaient, le monde leur offrait mille bienfaits : les grandes innovations techniques que sont le tour de potier, l'araire, l'irrigation, l'architecture monumentale et urbaine, transformèrent et améliorèrent considérablement les conditions de vie. Et puisque le monde des hommes se calquait sur celui des dieux (dont les mythes montrent une grande analogie avec l'histoire humaine), saisir le sens de leurs messages et décrypter leurs bienfaits dans les réalités terrestres ne donnait que plus de sens à l'étude du monde.

5) Invention sacrée et pratique

Et c'est ainsi que celui qui gouverne aux côtés d'Enki (Éa), le souverain de l'Univers, est le dieu de la Technique, celui qui apportera l'écriture aux hommes. Le mythe convient bien à ce peuple dont la culture était si éprise de praticité. Les Mésopotamiens mirent toute leur énergie, toute leur créativité, toute leur intelligence à inventer et à perfectionner des techniques pour mieux faire. Tout alimentait la production et l'action.

Il était donc juste, nécessaire et significatif que l'invention de l'écriture serve elle aussi à mieux agir ; d'où les registres administratifs et comptables parmi les premières traces de l'écriture qui nous soient parvenues. C'est d'ailleurs dans le dépassement de certaines limites à la diffusion et à l'échange, à la vie administrative et commerciale, que se trouvent les grandes avancées de ce peuple. En ce qui concerne cette étude, n'est-ce pas le dépassement d'une "frontière ethnique et linguistique"³⁴ qui poussera les Sumériens à développer les caractères phonogrammes, leur permettant d'intensifier leurs relations avec les Akkadiens, installés au nord du pays ?

Ici, le terrestre ne s'oppose pas au céleste ; et la compilation de listes et le recensement de biens se trouvent finalement emprunts d'une certaine poésie.

Les Mésopotamiens croyaient en la vertu créatrice des mots. Ils étaient un don des dieux qui nommèrent chaque chose pour qu'elle parvienne à l'existence. La parole instaure les choses, l'écriture fixe ce qui est. En en faisant usage, les hommes s'élèvent puisqu'ils accèdent eux aussi au pouvoir de fixer les choses ou de les changer³⁵. D'ailleurs, ils écrivirent les noms de leurs dieux et de leurs princes avec des chiffres, afin que nul ne puisse s'emparer d'eux à travers leur nom. L'écrit ayant le pouvoir de défaire les mots et donc les choses, les listes n'ont que plus d'importance en ce qu'elles permettent de les fixer et de les ordonner. Tout en restant dans le respect dû aux dieux, les hommes n'en retirent pas moins un nouveau pouvoir, un moyen d'agir sur les destinées humaines et peut-être même sur l'action des dieux.

6) Diffusion de l'invention. Les Élamites.

Ce peuple mésopotamien si prolifique exporta ses inventions aussi bien que ses productions. C'est ainsi que dès le IV^e millénaire, l'écriture fut connue par d'autres peuples, les Égyptiens et les Élamites notamment.

Nous constatons, dans ces contacts, que contrairement à d'autres inventions adoptées intégralement, il n'y eut que le principe de l'écriture qui fut partagé.

Pas plus que les Égyptiens, les Élamites n'utilisèrent l'écriture mésopotamienne – dans un premier temps au moins pour ces derniers.

Entre 3100 et 2900 avant notre ère, les Élamites de Suse³⁶ inventèrent un système de comptabilité et de notation original appelé proto-élamite. Les spécialistes s'accordent à reconnaître une influence du modèle sumérien sur la forme de l'écriture proto-élamite, mais

³⁴ Gérard Pommier, Op. cit., p.151.

³⁵ Jean-Jacques Glassner, *La Mésopotamie*, Guide belles lettres, Paris, 2002, pp.225-226.

³⁶ Le site de Suse est aujourd'hui au Khuzestân iranien. Il était dans le prolongement géographique de la plaine mésopotamienne à l'est.

elle fonctionnait selon un mode indépendant. Elle comportait aussi des signes pictographiques et abstraits incisés dans l'argile. Ce système se répandit sur le plateau iranien et n'eut pas plus d'évolution.

En revanche vers 2100 avant notre ère, un autre essai d'écriture est attesté. Elle est appelée "élamite linéaire" à cause de son graphisme. Elle est essentiellement syllabique. Plus tard, le cunéiforme deviendra le seul moyen de communication écrite en élamite.

Mais les deux inventions locales n'en sont pas moins éloquentes quant au caractère identitaire que revêt l'écriture dans ces premiers temps. Plutôt que d'utiliser celle des Sumériens, les Élamites s'en inspirèrent pour tenter eux-mêmes cette aventure. Peut-être l'écriture était-elle autant considérée comme un instrument utile que comme une expérience à tenter, une façon pour un peuple de s'élever techniquement et intellectuellement, et sans doute aussi spirituellement. La seule écriture capable de transcrire les messages des Élamites – à qui que ce soit qu'ils les aient adressés – était la leur propre et non celle empruntée à d'autres. On retrouvera cet attachement identitaire à l'invention de l'écriture chez tous les autres peuples antiques.

2. Écriture égyptienne

Thot, le scribe divin à tête d'ibis ou au corps de babouin, est le dieu lunaire qui capte la lumière de la lune dont il régit les cycles. Il est le "Seigneur du temps", le "Collectionneur des années". La lune était à la base du calendrier, avant qu'on le constitue sur les crues du Nil. Un texte d'Edfou relate sa naissance :

Au sein de l'océan primordial apparut la terre émergée. Sur celle-ci, les Huit vinrent à l'existence. Ils firent apparaître un lotus d'où sortit Rê, assimilé à Shou. Puis il vint un bouton de lotus d'où émergea une naine, auxiliaire féminin nécessaire, que Rê vit et désira. De leur union naquit Thot qui créa le monde par le Verbe.

En tant que détenteur de la connaissance, il est chargé de la diffuser. C'est pourquoi il inventa l'écriture. Il règne sur les activités intellectuelles car il est lui-même le Verbe créateur.

À Hermopolis, il était le démiurge qui créait le cosmos avec la parole ; à Memphis, première ville royale, il était la langue utilisée par Ptah lors de la Création ; à Héliopolis, il était la langue et le cœur de Râ.

La légende qui le lie à Râ, le dieu solaire, illustre la luminosité de l'écrit. Elle permet à l'homme à qui elle transmet les paroles d'éternité, d'accéder à la connaissance suprême.

Il est le dieu-scribe des paroles divines, le dieu de l'écrit et du savoir. Il est le maître des régularités puisqu'il est lié à la lune et que l'écriture a pour fonction et pouvoir d'ordonner et de fixer les choses.

1) Le contexte historique

Presque contemporaine des premières tablettes sumériennes, l'écriture apparaît en Égypte vers 3200 avant notre ère. La question d'une filiation s'est donc posée³⁷. Il apparaît aujourd'hui pour les spécialistes qu'elle s'est sans doute limitée à une inspiration et à la transmission de certains principes. Dans sa forme, dans sa signification et dans son usage, l'écriture égyptienne transparaît bien comme une invention propre à ce peuple.

L'invention se produisit visiblement à l'époque dite de Nagada III (3400-3175 avant notre ère) qui fait la transition entre l'époque néolithique et celle de la formation d'un état égyptien.

L'histoire, et même la protohistoire égyptiennes, sont rythmées par les règnes des pharaons dont on connaît la succession par l'ouvrage de Manéthon, *Ægyptiaca*. C'est un écrit tardif par rapport à notre période d'étude mais sa logique est fidèle à celle qui avait cours bien antérieurement, puisqu'il s'appuie sur les listes royales, stèles gravées des noms successifs des pharaons et des événements de leurs règnes. La perception du temps est alors

³⁷ Quand un même objet ou événement est découvert dans des zones géographiques distinctes, les spécialistes recherchent toujours des indices de filiation. Dans le cas de l'écriture, on s'apercevra plus tard que le phénomène est apparu de façon concomitante dans plusieurs cultures, révélant par là une inspiration, la résurgence d'une "force" (ou intention évolutive) qui échappe à l'analyse intellectuelle et linéaire des données.

intimement liée aux règnes, le comptage des années reprenant à zéro à chaque nouveau pharaon comme s'il inaugurait une ère nouvelle.

Depuis des temps immémoriaux, la vie en Égypte est rythmée par celle du roi, descendant du premier des pharaons, le dieu faucon Horus, celui qui veille sur son peuple et sa terre, et dont le symbole surmonte le nom de tous les pharaons sur les stèles.

2) Les premiers signes. La palette de Narmer.

Les découvertes faites dans les nécropoles royales de la civilisation nagadienne ont mis au jour, parmi un matériel funéraire abondant, les toutes premières traces d'écriture égyptienne. Ce sont des signes tracés à l'encre noire sur les panses des pots ayant servi au transport de l'huile : une tige végétale indiquant le domaine producteur et un animal faisant référence à son propriétaire. Sur ces pots, la tige associée au dessin d'un scorpion pourrait être comprise comme "*Plantation du (roi) Scorpion*", roi qui aurait régné sur la Haute Égypte vers 3300 avant notre ère.

L'étude des signes sur ces vases et sur d'autres objets qui leur succèdent, permet de suivre le cheminement de la stylisation des végétaux, et des animaux pour aboutir aux enseignes divines qui sont déjà des hiéroglyphes. Ces premières inscriptions procèdent par des représentations directes. La notation phonétique ultérieure montre les progrès et l'évolution de cette écriture.

Cette période se termine par le règne du roi Narmer (vers 3150 avant notre ère) qui réalisa l'unification du pays par celle de la Haute et de la Basse Égypte et ouvrit ainsi une nouvelle ère. Cette victoire est célébrée sur une palette à fard, la *palette de Narmer* qui porte justement les premiers hiéroglyphes connus.



Palette de Narmer ou d'Hiérakonpolis, 3150 avant notre ère, conservée au musée du Caire, Égypte.

Le sommet de chacune de ses faces comporte un serekh³⁸ sculpté en bas-relief, contenant les symboles du poisson-chat (*nar*) et du ciseau (*mer*). Ils représentent en inscription phonétique le hiéroglyphe du nom du roi Narmer. Dans les registres et sur les deux faces, Pharaon est figuré vainquant ses ennemis. Chacun d'eux est aussi surmonté de signes hiéroglyphiques signifiant probablement leurs noms. Au centre, une coupelle est incurvée entre les cous enlacés de deux serpentards.

Cet objet, porteur des hiéroglyphes parmi les plus anciens connus, est particulièrement significatif. Il s'agit d'une palette à fard : le cosmétique était déposé dans la coupelle centrale où il était broyé. La malachite réduite en poudre était ensuite appliquée comme un fard pour protéger les yeux. Trouvée dans une tombe, la palette était associée aux soins du corps et à sa protection dans la mort. Béatrix Midant-Reynes a justement souligné que l'objet servait lui-même à faire porter sur le corps les marques d'une transformation³⁹, en lien avec le destin posthume de l'esprit de Pharaon qui, après avoir parcouru le monde souterrain d'Osiris, entamera son ascension pour devenir une étoile qui brillera éternellement.

La palette est faite en schiste vert que les Égyptiens appelaient la "pierre de Bekhen", du nom de l'endroit d'où elle provenait. Le choix de la matière n'est pas innocent car les Égyptiens pensaient que cette région avait été le lieu d'une manifestation surnaturelle⁴⁰. Le monde minéral portait en lui une part de la divinité qui l'avait créé. La palette devenait elle-même porteuse d'une grâce divine et y broyer la malachite, la réduire en poudre, revenait à la restituer au dieu sous forme d'offrande. De plus, la poudre devait être utilisée en fard pour protéger l'œil. On trouvera encore à l'époque pharaonique, le rite de "l'Offrande du fard", qui avait pour fin de permettre à "l'Œil Solaire" de s'ouvrir et de dispenser sa lumière bénéfique⁴¹.

3) Unification du pays et synthèse de l'écriture

La palette de Narmer apparaît comme la dernière étape d'un processus. À travers elle et d'autres vestiges, on devine tout un système d'ores et déjà forgé : la constitution d'un état où l'on retrouve tous les éléments du pouvoir pharaonique qui perdurera pendant des siècles : de la religion à l'écriture en passant par l'économie, les structures de gouvernement et l'habitat. Même dans l'art, les conventions stylistiques – comme celles visibles sur la palette de Narmer – semblent déjà fixées. Il y a une administration centralisée qui s'appuie sur des scribes qui tiennent le cadastre et assurent la redistribution des biens produits. À partir du règne de Narmer, le pouvoir fut centralisé aux mains de la royauté.

³⁸ Le serekh est un cartouche, un cadre magique. Il est le symbole de ce "tout ce que le soleil entoure", c'est-à-dire l'univers. Il se dit aussi *chénou* "celui qui encercle". Il protège et renforce ce qu'il contient.

³⁹ Béatrix Midant-Reynes, *Aux origines de l'Égypte, Du Néolithique à l'émergence de l'État*, Fayard, Paris, 2003, pp.338-341. Dans les pratiques funéraires égyptiennes, la dépouille entière subit une transfiguration rituelle.

⁴⁰ Sydney Aufrère, *L'univers minéral dans la pensée égyptienne*, 2 vol., bibliothèque d'étude CV, IFAO (Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire), Le Caire, 1991.

⁴¹ L'œil occupe une place particulière dans la mythologie égyptienne. Celui d'Horus signifie et procure l'intuition intellectuelle. Il a aussi une fonction magique permettant la restauration de l'intégrité de la personne sur lequel il est porté et lui apporte le pouvoir de "voir l'invisible".

L'invention de l'écriture s'intègre à ce contexte unificateur. Elle en semble une émanation étant elle-même symbole synthétiseur et rassembleur d'idées et de paroles. Elle servira justement à la centralisation du pouvoir royal. Elle surgit d'un moment particulier, d'une période de mutations marquée par un formidable mouvement d'accélération amorcé deux cents ans plus tôt (à partir de 3300 avant notre ère) et perceptible dans l'évolution rapide des objets matériels et des structures du pays.

Dans ce moment d'unification et d'accélération, où tout semblait s'organiser pour aller avec force et détermination dans le monde, pour le construire et lui donner la forme cohérente de cette civilisation en gestation, l'écriture égyptienne se distingue bien comme la projection propre d'un peuple à la recherche de l'affirmation de son identité.

Enfin, les premiers signes d'écriture surgissent d'un univers mental fortement structuré en cohérence avec les événements que traverse cette culture⁴².

Dès cette époque, tout se confond avec la personne de Pharaon : l'état, le pays, les terres, les productions, la religion, etc. Tout concourt à l'unification et à la centralisation dont Pharaon est la plus haute et la plus essentielle manifestation. En travaillant pour lui, les hommes œuvrent pour les dieux et donc pour eux-mêmes. En lui permettant d'atteindre à l'immortalité, ils assurent celle de leur civilisation.

Pharaon est "Horus sur la Terre", l'image vivante du dieu-soleil parmi les hommes, les assurant ainsi de la protection et de l'inspiration divine. Les pharaons étaient perçus comme des dieux ; à travers eux, les hommes étaient en contact avec le sacré.

L'écriture égyptienne était fortement liée à la personne royale ; elle en était le prolongement, la projection. Pouvoir et éternité étaient donc à jamais associés et vivants dans l'écriture.

Dès ses débuts, l'écriture n'apparaît qu'en rapport immédiat avec l'institution royale. Elle est constituée de titres, d'énoncés et ne forme pas encore de phrases complexes. Elle est utilisée à des fins idéologiques et administratives.

Sous les règnes des pharaons suivants cette première dynastie, l'usage de l'écriture sera étendu : les découvertes datées du règne de Den (Oudimou, 3020 à 2985 avant notre ère) témoignent, 160 ans seulement après les hiéroglyphes de la palette de Narmer, d'évolutions significatives et d'une systématisation de l'écriture.

Rapidement fixés, les hiéroglyphes, qui oscilleront entre 700 et 1000 signes, seront utilisés jusque vers l'an 400 de notre ère. C'est dire à la fois leur pérennité et celle du système qui les a vus naître.

⁴² Béatrix Midant-Reynes, *Op. cit.*, pp.124-125.

4) Le pouvoir du signe

Les premiers hiéroglyphes phonétiques sont des noms. La personne royale en émerge car pour les Égyptiens « si l'on prononce le nom d'un homme, alors il devient vivant. » Les Égyptiens appelaient d'ailleurs leur écriture *médounetcher* ("parole des dieux")⁴³. Les hiéroglyphes détiennent en eux-mêmes le pouvoir des mots, c'est-à-dire la puissance créatrice. La parole écrite ou lue peut créer ce qu'elle signifie.

Il n'y a pas de différence entre la signification et le signe, qu'il soit image ou écrit⁴⁴. Associés à des images, les hiéroglyphes ne les commentent pas. Il n'y a pas de continuité entre le signe et l'image mais plutôt une complémentarité, comme deux parties forment un tout. Le nom, *ren*, est une part constitutive de l'être qu'il nomme et non un simple attribut ou une simple représentation.

Les vestiges les plus anciens portant les premiers signes hiéroglyphiques sont des objets funéraires et des stèles déposées dans les tombeaux. Ils n'avaient pas pour vocation d'être lus, ni même vus. Ils valaient pour eux-mêmes et il suffisait d'y inscrire le nom de Pharaon pour lui conférer existence.

Les successeurs de Narmer porteront plusieurs noms car chacun d'eux exprime une qualité en même temps qu'il la confère. Rapidement, les titulatures royales vont s'amplifier de multiples noms car c'est en portant un nom que l'on devient ce qu'il exprime. « L'écriture dépose dans un nom les potentialités de celui qui le porte pour ensuite les déployer dans l'univers. »⁴⁵



Stèle royale réalisée vers 3050 avant notre ère, découverte dans la tombe royale du roi serpent Ouadji à Abydos⁴⁶ et conservée au musée du Louvre, Paris.

Le dieu faucon Horus surmonte et donne son nom au pharaon, un cobra, lui-même inscrit dans un cadre représentant le plan du palais royal dont la façade est figurée au registre inférieur.

⁴³ Le mot "hiéroglyphe" vient du grec *hierogluphica* ("caractères gravés sacrés") du fait que ceux-ci les découvrirent tracés sur les bas-reliefs en pierre des temples.

⁴⁴ En égyptien ancien, le même mot désigne "écriture" et "dessin".

⁴⁵ Pascal Vernus, "Les écritures de l'Égypte ancienne", in *Histoire de l'écriture, de l'idéogramme au multimédia*, sous la direction d'Anne-Marie Christin, Flammarion, Paris, 2001, p.61.

Dès les premières dynasties, les titulatures comportent trois noms : le nom d'Horus du pharaon (en sa qualité de descendant du dieu), son nom de Nysout-bity (roi de Haute et Basse Égypte) et celui de Nebty (reflet de la carrière du prince héritier avant son couronnement).

Plus tard, quand les hiéroglyphes couvriront les murs des chambres des pyramides, formant à la fois un écrin protecteur et un guide vers l'éternité, l'esprit de Pharaon sera dirigé et accompagné dans son parcours à travers les différents noms qui lui auront été octroyés. C'est par les noms et les qualités qu'ils confèrent que s'effectue le trajet et la transformation de l'esprit de Pharaon.



Sur les murs des tombeaux, se déploie le Texte des Pyramides. Il fait de ces espaces à la fois des chambres funéraires et un environnement céleste. Le pharaon repose au milieu d'un monde qui se fonde sur des réminiscences terrestres et sur les espérances divines. Le texte transpose l'éphémère dans l'éternité.

Les signes ont la capacité de contenir la présence de ce qu'ils désignent. Comme pour de nombreux peuples antiques, ils sont une émanation divine. Ils détiennent eux-mêmes le pouvoir des mots et ceux-ci recèlent une part de la puissance divine puisque c'est par eux que les dieux créèrent toutes choses.

Pour les Égyptiens, les signes ont un pouvoir et toute image est susceptible de s'animer, de prendre vie. L'image n'est pas seulement la représentation d'une réalité. Elle est aussi son essence et son existence, l'une de ses manifestations. Les Égyptiens croyaient en de multiples formes d'existence dont le mythe de l'immortalité, tant matérielle que psychique, est une manifestation. Sculptés sur les murs des mastabas funéraires, les hiéroglyphes

⁴⁶ À cette époque, la nécropole royale d'Abydos est un important lieu de culte à Osiris, le dieu des morts et de la résurrection, de l'unité et de l'intégrité retrouvées.

permettaient au défunt d'entreprendre son voyage dans l'au-delà. Le sculpteur était "celui qui fait vivre" et l'acte de sculpter se disait "donner naissance".

Les hiéroglyphes sont investis d'un pouvoir tel qu'en certains cas, on tentera de le limiter. Dans les tombeaux où il en va de la survie ou de l'anéantissement de l'esprit du défunt, on mutilait certains caractères afin que leur potentielle dangerosité soit amoindrie : les crocodiles sont coupés en deux, les scorpions incomplets, on substitue un signe inoffensif à d'autres néfastes, etc.

L'écriture était perçue comme une création en soi ; quelque chose d'ajouté au monde et qui a sa vie propre. Loin d'être figés, les hiéroglyphes agissent, ils sont vivants, ils ont leur développement comme toute création mise au monde. Ils évoluent et sont justement le support de choses en devenir (paroles, images, histoire...).

Derrière le signe, on pouvait retrouver l'être ; derrière sa trace, son essence puisqu'elle était une manifestation de sa substance vitale.

Prononcer un nom, c'est faire naître. Et cette curieuse association est justement le fait d'un peuple épris d'immortalité pour qui graver un nom, c'est manifester sa pérennité. L'invention de l'écriture était inscrite dans cette recherche, elle qui met au monde une chose nouvelle et vivante qui contient pour toujours l'essence même de ce qu'elle renferme. Le nom écrit est à la fois manifestation identitaire et devenir de l'être, inventé au moment-même où émerge l'état égyptien autour de l'autorité royale.

3. Écriture de la civilisation de l'Indus⁴⁷

En Inde⁴⁸, Sarasvati, la déesse des flots de paroles, de l'éloquence se voit attribuer l'invention du sanscrit, comme Thot celle de l'écriture en Égypte. De même, son mode de transcription, le *Devanâgarî*, de *Deva* dieu et *Nâgarâ* ville, devient la langue des paroles de dieu. Par conséquent, pour tout Hindou, le sanscrit est la parole de dieu. La Shakti, la force créatrice de Brahma, le principe actif de l'énergie, est aussi désignée comme alphabet. Elle est la manifestation d'un pouvoir de la conscience et de la force suprême.

Les idéogrammes sont utilisés par les Hindous dans les rituels sous forme de tracés *Yantras*, surtout dans les pratiques tantriques de méditation et de visualisation. *Brihaspati*, le maître de la parole, créateur du verbe offre, avec l'aide de la parole, de nommer les choses qui dépassent l'entendement humain.

1) Le contexte historique. Un moment d'expansion.

La civilisation qui s'est épanouie sur les rives de l'Indus a été révélée par les fouilles de la cité de Harappa, puis par celles de Mohenjo-Daro⁴⁹. Celles-ci nous ont laissé entrevoir une culture qui se serait développée de 2500 à 1900 avant notre ère. Cette civilisation s'inscrit dans le prolongement d'une culture néolithique puis chalcolithique, connue par le site de Mehrgarh dont de nombreux éléments devaient devenir au III^e millénaire des traits caractéristiques de la civilisation harappéenne. L'important site de Mehrgarh (non loin de l'actuelle Quetta au Pakistan), le long de la rivière Bolan, a été occupé dès 7000 avant notre ère et jusqu'à la fin du III^e millénaire.

On s'aperçoit aujourd'hui que toute la période qui précède l'apparition des grandes cités de l'Indus est marquée par un grand dynamisme sur le plan économique et culturel, dans la suite des traditions locales du Néolithique.

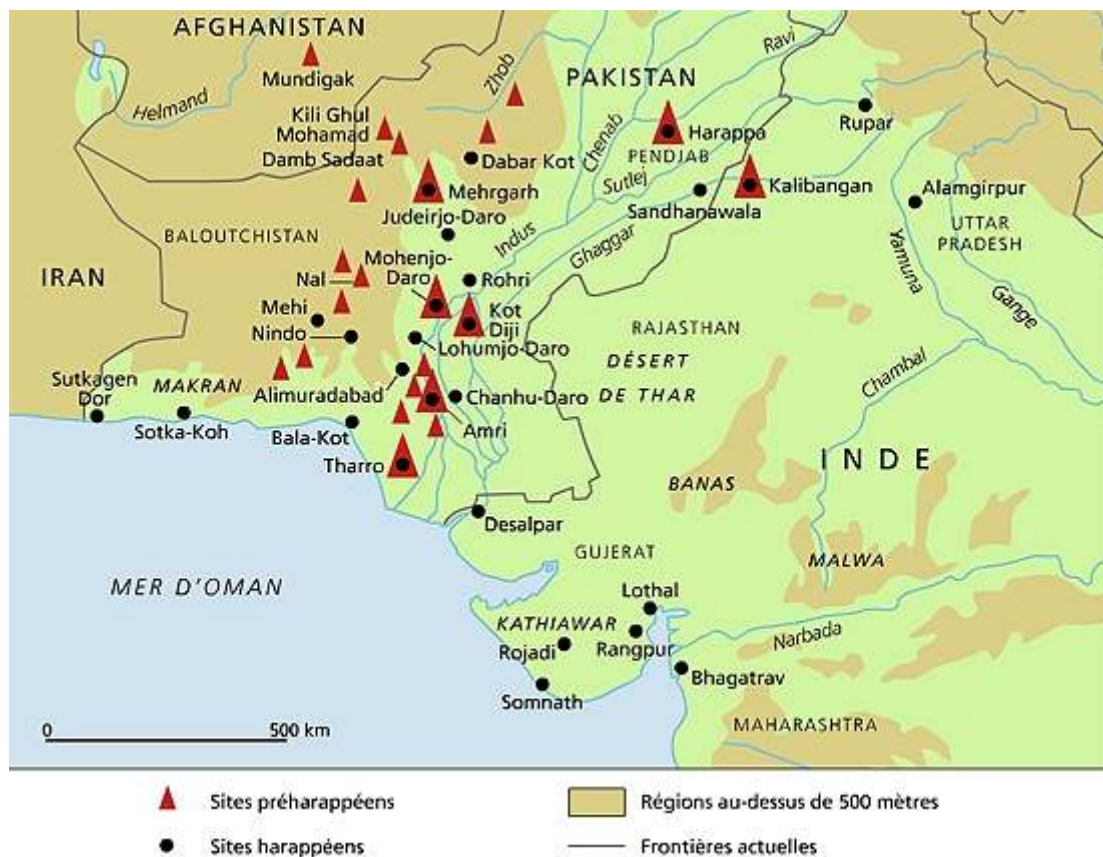
Aujourd'hui à plusieurs kilomètres du cours de l'Indus, la ville de Mohenjo-Daro, premier centre de cette culture, était à cette époque au bord du lit du fleuve ; et les fouilles ont démontré que les habitants avaient dû surélever plusieurs fois leur ville menacée par les crues. D'ailleurs, plus de 15 mètres de vestiges sont encore aujourd'hui immergés sous les décombres du site actuel. Ce fut peut-être l'instabilité géologique de la région qui poussa les

⁴⁷ Cette écriture est parfois appelée "proto-indienne" ce qui insiste davantage sur ce qu'elle pourrait avoir été (une prémisses à l'écriture de l'Inde du III^e siècle) que sur son originalité. Nous emploierons plutôt le terme "d'écriture de la civilisation de l'Indus".

⁴⁸ Comme pour la plupart des cultures dont l'écriture est restée indéchiffrée, nous ne connaissons pas les mythes des peuples de la vallée de l'Indus. Ceux que nous transmettons ici illustrent les croyances de l'Inde historique dont le substrat s'est formé en partie sur ces anciennes traditions.

⁴⁹ Les études ont prouvé que la cité de Mohenjo-Daro était antérieure et même à l'origine de celle de Harappa, mais la dénomination de cette civilisation ayant été faite aux débuts des recherches, on continuera à l'appeler "civilisation harappéenne".

habitants de Mohenjo-Daro à s'établir dans d'autres régions pour y fonder de nouvelles villes, ou bien des comptoirs marchands en s'associant à des populations locales⁵⁰.



De fait, l'aire de diffusion de la civilisation de l'Indus est particulièrement étendue – sans doute une des plus vastes de l'Antiquité, puisque son territoire immense couvrait plus que la surface de l'Égypte et de la Mésopotamie contemporaines réunies. On a aujourd'hui identifié des centaines de sites appartenant à cette civilisation (environ 1052) ; chaque région étant dominée par un centre autour duquel gravitaient des villages. Aux énormes distances qui séparent les différents sites, on peut juger des forces vives qui les animaient et de l'esprit d'entreprise de ceux qui les ont façonnés.

Ces centres urbains sont l'expression d'un grand effort collectif et deviennent la justification du pouvoir civil et probablement religieux. Ils témoignent des formidables compétences urbanistiques de ce peuple et du niveau très élevé des techniques artisanales⁵¹.

Les habitants de Mohenjo-Daro et des cités de l'Indus s'avèrent avoir été de grands commerçants, qui étaient en contact avec des peuples très éloignés, notamment les

⁵⁰ Entre 2400 et 2000 avant notre ère, les habitants de Mohenjo-Daro fondèrent vers le nord et l'est les cités de Harappa et de Kalibangan (vers 2300 avant notre ère) ; puis le port de Lothal au sud-ouest (vers 2200 avant notre ère), pour ne citer que quelques-unes de leurs fondations.

⁵¹ Nous ne connaissons pas d'art monumental, ni architectural ni sculptural, appartenant à cette civilisation. Les archéologues n'ont pas non plus identifié de palais ou de temples dans les cités fouillées.

Sumériens. Ce fut d'ailleurs la découverte d'objets harappéens dans des cités mésopotamiennes qui permit d'établir la datation des cités de l'Indus⁵².

Ce peuple, peut-être après avoir découvert l'invention de l'écriture par les Sumériens, a visiblement choisi de faire lui-même l'expérience et a créé un système original. Cela démontre à quel point le processus d'invention lui-même était important : il haussait la communauté et, avec lui, elle fit un saut qualitatif.

2) Les sceaux de l'Indus, porteurs de signes et de représentations.



Des divers supports de cette écriture, seuls ont subsisté des sceaux et quelques signes sur des poteries. Aucun texte ne nous est connu et aucune mention bilingue. Bien que 400 signes aient été distingués, les inscriptions qu'ils forment sont trop courtes (4 à 10 signes en général) et les signes se répètent trop peu pour que nous ayons réussi à les déchiffrer. La tâche est d'autant plus ardue que nous ne savons pas quelle langue parlaient les Harappéens et que tous les spécialistes ne sont pas non plus d'accord sur le peuple qu'ils composaient⁵³.

Bien que seuls des spécimens d'écriture sur des tessons de poterie et des sceaux ont été conservés, il est probable que ce peuple utilisait des feuilles de palmier, découpées puis réunies en dossiers pressés entre deux planchettes de bois, pour y inscrire des textes plus longs. Ces supports-là n'ont malheureusement pas survécus, mais ce serait une erreur de croire l'usage de leur écriture limité aux seuls vestiges que nous connaissons.

Les très nombreuses empreintes laissées par les sceaux dans la glaise indiquent qu'il ne s'agit pas seulement d'amulettes, mais qu'ils étaient quotidiennement utilisés pour sceller et identifier des marchandises. Selon Ernest Mackay, la quantité des sceaux retrouvée est telle que l'on peut interpréter que dans les grandes villes, chaque citoyen possédait le sien.

Ces sceaux découverts dans plusieurs cités de l'Indus résultent d'un travail très soigné et d'une grande maîtrise. Ils sont généralement carrés ou rectangulaires, de 17 à 30 cm. Ils

⁵² Des tablettes sumériennes mentionnent des échanges avec *Meluhha*, nom donné à une région prospère que les spécialistes identifient comme celle de la civilisation de l'Indus.

⁵³ On a supposé que l'écriture harappéenne transcrivait une langue appartenant, peut-être, à la famille dravidienne des langues encore en usage dans le sud de l'Inde comme le tamoul ou le kannara.

portent au dos une protubérance percée afin d'y glisser un cordon et de pouvoir les suspendre à la ceinture.

Ils sont en stéatite. Pour les réaliser, l'artisan découpait à la scie la forme du sceau et la finissait au ciseau. Il polissait ensuite les surfaces à l'aide d'un abrasif. Puis il gravait les motifs avec un petit ciseau et un burin. Pour finir, le sceau était enduit d'alcali et chauffé, ce qui lui donnait cette couleur blanche particulière et son aspect lustré.

Sur la face, des signes d'écriture et une représentation animale, quelquefois une scène narrative, sont gravés, systématiquement associés. On a pu dresser un inventaire d'environ 400 signes différents, mais seulement la moitié est utilisée plus de 5 fois. Peut-être représentaient-ils des syllabes, certains toutefois étaient probablement des déterminatifs. Les spécialistes ont observé que plusieurs signes sont très proches de la pictographie – on reconnaît des poissons, des stylisations humaines dans certaines positions, etc. – ce qui leur laisse penser que ce système était encore assez proche de ses débuts. Il n'en constitue pas moins une écriture fixée et organisée.

Comparativement aux signes, le nombre de représentations différentes les accompagnant est assez limité. Le corpus est essentiellement illustré par des animaux. Le plus fréquent d'entre eux est l'unicorne.



Sceau de Mohenjo-Daro avec l'unicorne.

L'on ne sait s'il s'agit d'un animal symbolique ou bien si elle a réellement existé⁵⁴. Présentée de profil, son corps et sa tête ressemblent à ceux d'un taureau, mais elle ne porte sur le front qu'une seule corne qui décrit une double courbe adoucie. Elle porte généralement une sorte de tapis à double feston qui retombe sur son épaule. Elle est toujours accompagnée d'un objet placé devant elle que l'on a pu rapprocher d'un brûleur d'encens ou de tout autre objet

⁵⁴ C'est la supposition que soulève Jean-Marie Casal en référence au fait que dans l'Antiquité, on croyait l'unicorne originaire d'Inde. Pline parle de deux animaux en Inde : l'oryx (une sorte d'âne) et un bovidé qui, tous deux, ne portaient qu'une seule corne. En Iran, de semblables légendes se sont conservées longtemps.

Jean-Marie Casal, *La civilisation de l'Indus et ses énigmes*, Éditions Fayard, Paris, 1969, p.139.

à usage rituel⁵⁵. Certaines scènes font plus clairement référence au caractère sacré de l'unicorne : sur un sceau, sa tête forme l'un des éléments d'un probable symbole solaire ; sur un autre, deux têtes d'unicorne jaillissent à la base d'un arbre pipal lui-même associé à une divinité⁵⁶. Au-dessus d'elle, se déploient quelques signes de l'écriture harappéenne associés à l'image.

Sur d'autres sceaux, on a pu identifier le buffle, le zébu, le rhinocéros, un taureau à une bosse, le tigre, l'éléphant et, à de rares occasions, le crocodile. Il s'agit toujours d'animaux suggérant la puissance et la force à travers leurs cornes et leur assise à la terre. Dans ces caractéristiques chthoniennes, il faut voir un rapport à la terre considérée comme source de vie (agriculture) et source de vie généreuse, puissante comme une immense forge dont sortirait la Vie.

Leurs cornes dressées ressemblent à des foudres, à une concentration de force acérée et projective. C'est un élément manifestement important puisqu'il est souvent ajouté sur des têtes de tigres, de serpents, d'animaux composites au visage humain et de divinités.



Sur ce sceau, entre les branches d'un arbre pipal, une divinité féminine se dresse nue, à l'exception des bracelets qui courent sur ses bras. Sur son front, se dressent deux cornes, symboles de sa puissance et de son caractère divin et entre elles se dresse probablement un rameau. Devant elle, une autre divinité se prosterne en tendant ses bras vers elle. Elle aussi porte au sommet de la tête deux cornes et un rameau. Derrière elle, majestueux, s'avance un bouc à tête humaine. Le registre inférieur est rythmé par une procession de femmes, aux longues tresses et vêtues d'une jupe. Le sommet de leur tête est mis lui aussi

⁵⁵ L'épigraphiste Iravatham Mahadevan propose d'y voir le "filtre sacré" dont parle souvent le Rig-Véda dans sa symbolique du Soma, le nectar divin. Voir Iravatham Mahadevan, "The Cult Object on Unicorn Seals : A Sacred Filter ?", *Puratattva* n°13 & 14 (1981-83), New Delhi 1985, pp.165-186.

⁵⁶ Le caractère sacré de l'arbre pipal s'est transmis à l'Inde historique.

en valeur par l'élan d'une branche piquée dans leur chevelure. Les corps sont juste suggérés par un trait.

Les signes d'écriture se répartissent entre les éléments supérieurs de la scène.



Cette divinité est représentée sur d'autres sceaux, toujours associée à l'arbre pipal et à un animal, dans des poses laissant se manifester sa puissance et sa vitalité⁵⁷. Il se dégage de ces petites représentations une présence forte, une énergie manifeste qui comme le suggèrent les bracelets, vibre et fourmille, parcourt tout le corps jusqu'à irradier dans le centre supérieur. Plus que la régénération ou la fécondité que symbolisent d'autres déesses antiques, les divinités de la civilisation de l'Indus exhalent la circulation de l'énergie, le passage vibrant de la vie qu'elle communique à tous les autres éléments. Il s'en dégage toute une poésie qui enveloppe d'une relation subtile tous les personnages et les signes, semblant ainsi former un tout.

La présence prééminente de la déesse sur les représentations et la vénération de certains bovins sont sans doute une marque de l'activité agricole originelle de ces peuples. Ceci n'est pas sans rappeler les découvertes faites à Nindowari⁵⁸. Dans ce site purement religieux, furent retrouvées des statuettes féminines et de taureaux.

Il existe aussi plusieurs sceaux portant le même "Grand Dieu", assis parfois sur un siège bas, dans une posture de méditation.

⁵⁷ Plusieurs statuettes féminines ont été retrouvées lors des fouilles. La divinité n'y a pas ces attitudes dynamiques et, si son corps est très schématique, en revanche, une attention particulière est portée aux colliers qui lui couvrent la poitrine, à ses yeux très marqués et à des coiffures originales, portant fleurs et boucles qui créent tout un mouvement autour de sa tête.

⁵⁸ Culture de Kulli, âge du bronze, Balûchistân, sud du Pakistan.



De chaque côté de sa tête, s'incurvent deux longues cornes entre lesquelles certains ont vus un chignon (qui sera une marque de divinité sur les représentations de l'Inde historique). Son visage est triple ; son regard s'étend dans toutes les directions. Autour de lui, on distingue plusieurs animaux – un tigre, un éléphant, un rhinocéros et un buffle, et en avant de son trône, une file de bouquetins. La posture, qui sera caractéristique des yogi indiens, et la procession d'animaux ont suggéré à des spécialistes un prototype de Shiva Pasupati, Shiva Maître des Animaux. Dans tous les cas, il possède comme le dieu indou, une indéniable puissance énergétique.

Le rapprochement est aussi justifié par la découverte sur les mêmes sites, de lingams, symboles d'énergie vitale et représentation la plus commune de Shiva, le dieu indou de l'énergie projective.

3) Interprétations

Bien que l'usage de l'écriture ne fut sans doute pas réservé exclusivement aux sceaux, et que les Mohenjo-Dariens l'aient aussi portée sur des supports n'ayant pas survécu, on peut essayer, à partir des spécimens que nous avons, d'interpréter ce qu'elle représentait à leurs yeux.

Les signes sont toujours associés à des représentations d'animaux dont la puissance renforce le caractère sacré. Il en va de même des représentations de divinités vénérées par la Création toute entière, sous ses aspects animal et végétal. Ces figurations représenteraient l'énergie divine et créatrice. L'écriture, elle, manifesterait la plus haute expression humaine. Les signes d'écriture, manifestation synthétique du "génie" humain complètent les représentations sacrées en une synthèse de tout ce qui existe de plus élevé. Sur les sceaux apparaît une sorte de figure d'unité, de complémentarité entre les différents aspects du monde.

Qu'ils s'agissent d'objets utiles et pratiques ne contredit pas cette idée : il est même logique, pour un peuple si entreprenant, si porté sur la vie et sa circulation, y compris à travers celle des biens, que tous les aspects de son activité puissent être ainsi reliés et se communiquer réciproquement leur énergie.

Il est tout aussi révélateur que dans les étapes de fabrication du sceau, plusieurs procédés aient été mobilisés : la glyptique, les métiers du feu et finalement la poterie puisque c'est pour imprimer des empreintes sur l'argile que les sceaux étaient conçus. Pierre, feu, terre, eau et la main des hommes... Tout concourt à cette synthèse. Le feu, comme présence manifeste de l'énergie divine, occupait une place particulière dans les croyances de ce peuple, comme l'attestent les vestiges d'autels du feu retrouvés dans plusieurs cités ainsi que les lingams dont nous avons parlé, puisque les croyances qui leur sont associées, proviennent à l'origine, du dieu védique Agni, le Feu divin⁵⁹.

Ces sceaux avaient aussi un caractère identitaire assez marqué, de par leurs usages mais aussi comme signe distinctif de cette communauté. En effet, les mêmes caractères n'étant pas systématiquement associés aux mêmes figurations, on peut en déduire qu'ils ne s'y rapportaient pas directement. Peut-être que les inscriptions faisaient référence au nom du propriétaire – ou à sa famille ou à son clan. Associées aux images rituelles sur les sceaux, elles en faisaient la plus haute expression de l'énergie créatrice et dispensatrice de biens.

La postérité de l'écriture des peuples de la civilisation de l'Indus se perd avec celle de leur culture. Les sites principaux furent abandonnés vers 1900 avant notre ère sans que les spécialistes n'aient pu trouver une explication concluante. Il faudra attendre le III^e siècle avant notre ère pour qu'apparaisse un nouveau système d'écriture en Inde, la brahmi, dont les plus anciens textes sont les édits gravés d'Ashoka (264-226 avant notre ère).

Mais cette disparition n'a sans doute pas été aussi radicale qu'on l'a pensé à un moment, car il existe de nombreux exemples de transmission, des symboles qui auraient traversé les âges pour être encore présents dans l'hindouisme actuel et dans des éléments de la culture matérielle⁶⁰.

⁵⁹ Des autels étaient aménagés aux croisements de rues, à l'air libre, à Kalibangan, Banawali, Lothal... Pour la signification cosmique, astronomique et intérieure des autels, voir l'article de Subhash Kak, "The Axis and the Perimeter of the Hindu Temple", *Mankind Quarterly*, vol.46, 2006.

⁶⁰ Michel Danino, *L'Inde et l'invasion de nulle part, le dernier repère du mythe aryen*, Édition Les Belles Lettres, Paris, 2006.

4. Écriture chinoise

Selon la tradition, les trois empereurs Fuxi, Shen Nong et Huangdi, les "Grands Ancêtres" auraient fondé la civilisation chinoise en la dotant de tous les éléments nécessaires à son fonctionnement. Fuxi, à tête humaine sur corps de serpent, aurait régné au Néolithique antérieur et enseigné aux hommes, l'art de la chasse, de la pêche et de l'élevage. Il a aussi créé les *Huit Trigrammes* divinatoires du *Yi King*, superposition de traits pleins et brisés dont les agencements représentent les aspects de l'univers en mouvement. Les Chinois attribuent à son successeur Shen Nong l'invention d'un système de comptage à l'aide de nœuds sur des cordes. Sous le règne du troisième Grand Ancêtre, Huangdi l'Empereur Jaune⁶¹, considéré comme le fondateur de la Chine, Can Jie (Tsang-Kié) son devin, aurait imaginé les caractères chinois en observant les traces laissées sur le sable par les pattes des oiseaux. Doté de deux paires d'yeux, symbole de sa clairvoyance surnaturelle, Can Jie pouvait scruter les phénomènes et les choses au-delà des apparences et percer les secrets du monde. On dit aussi qu'à l'annonce de son invention, les dieux tremblèrent de rage : les hommes désormais pouvaient percer les secrets de l'univers. Ils ne trouvèrent d'issue qu'en assignant à Can Jie le statut de demi-dieu.

Les premiers témoignages d'une écriture en Chine sont des calligrammes de la culture Yangshao de Banpo, datés entre 4800 et 4200 avant notre ère. Gravés sur des os et des plastrons de tortue, ils attestent aussi de la forme de divination la plus ancienne en Chine, la divination par l'os (scapulomancie). Certains spécialistes considèrent ces vestiges trop épars pour pouvoir les qualifier d'écriture. On peut néanmoins les considérer comme une première tentative et, en ce sens, considérer le contexte dans lequel ont été créés ces caractères.

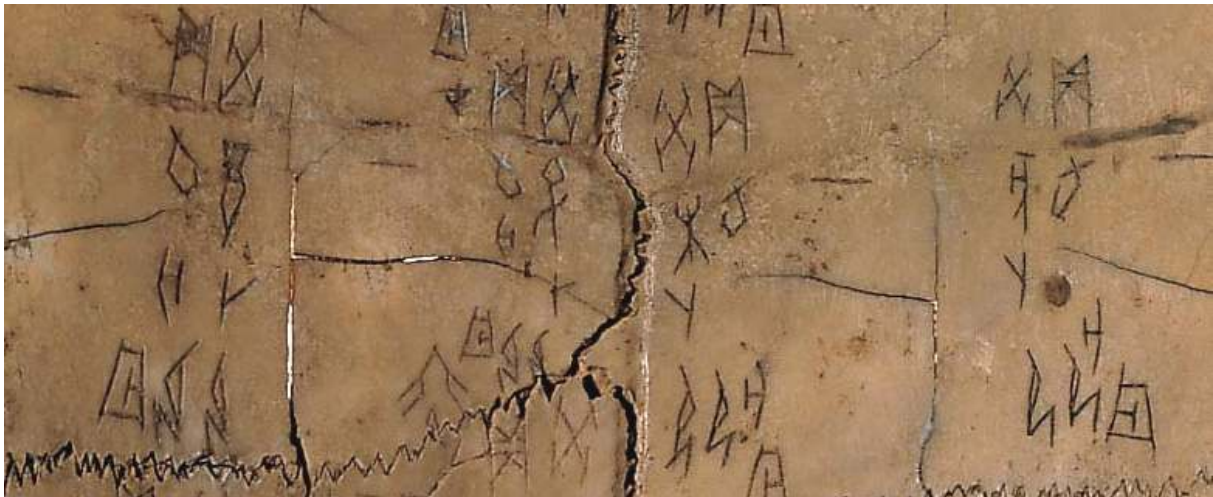
1) Les précédents à l'invention de l'écriture. Une recherche millénaire.

Il s'agit d'une société déjà très développée et capable d'entretenir un commerce à distance et florissant ainsi que des artisans spécialisés. Ceux-ci sont notamment reconnus pour leur travail appliqué au jade. Par sa pureté, sa dureté, sa luminosité et sa sonorité, le jade est associé aux rituels sacrés et aux sacrifices. Il semble indestructible et donc lié à l'immortalité. Des plaquettes de jade furent déposées par centaines sur les corps des défunts afin de les accompagner pour l'éternité et leur assurer de communiquer avec les esprits des ancêtres qu'ils rejoignaient.

C'est dans cette recherche d'objets pérennes, capables d'accompagner les défunts pour l'éternité, que se trouve le moteur qui amena les Chinois à la création des premiers objets en bronze (vers 2500 avant notre ère). Ceux-ci sont alors presque exclusivement consacrés, d'une manière ou d'une autre, aux rites funéraires et à la dévotion envers les ancêtres.

⁶¹ Ce Grand Ancêtre aurait régné aux débuts de l'âge du bronze et ce, pendant plus de 100 ans (2697-2599 avant notre ère).

C'est de l'époque de maturité du bronze, sous la dynastie des Shang au XIV^e siècle avant notre ère, à Anyang (Henan) que nous sont parvenues les premières traces d'écriture chinoise⁶². Elles sont éminemment liées aux pratiques divinatoires puisqu'il s'agit d'inscriptions apposées sur des os et des plastrons de tortue auxquels on avait fait subir un traitement par le feu, à l'aide d'un tison incandescent, pour y provoquer des craquelures. Celles-ci étaient interprétées comme des signes, des messages divins sensés révéler aux hommes les conduites à tenir. Les devins interprétaient d'abord l'oracle, puis inscrivaient en colonnes verticales des logogrammes afin d'en noter les circonstances et les résultats.



Les premières inscriptions chinoises, les jiaguwen, sont des protocoles de divination.

Comme dans d'autres cultures, les animaux terrestres vivants parmi les hommes mais susceptibles de s'enfoncer sous terre, étaient jugés capables de transmettre les messages des ancêtres. La carapace dorsale de la tortue est le modèle réduit du Ciel dont les divisions figurent les palais célestes. On l'interroge donc pour découvrir le mouvement des forces cosmiques.

⁶² Le souverain Pan Geng (1401-1372 avant notre ère) établit alors sa capitale à Yin (actuelle Anyang). Les historiens ont rétrospectivement donné le nom de dynastie de Yin aux souverains suivants.

2) Évolution et usages de l'écrit.

L'écriture n'était pas la divination elle-même, mais elle permettait d'en fixer la mémoire. D'ailleurs, le même caractère *shi* désigne le devin, le scribe, l'analyste et l'historien.

Ces énoncés étaient très brefs (10 caractères environ) et leur forme conventionnelle : la date, le nom du devin, celui du bénéficiaire, l'objet de la divination puis la réponse. Par exemple : "divination de tel jour : le roi chassera-t-il le cerf à cet endroit ? – Tel jour : pas de chasse, vent." Ces inscriptions nous renseignent sur les rituels, les campagnes militaires, les expéditions de chasses, les pratiques agricoles, les rêves, les naissances, les maladies, les constructions d'édifices, etc.

Le procédé de l'écriture se perfectionna du XIV^e au XI^e siècle avant notre ère. On obtint ainsi 6 ou 7 variantes de craquelures associées à une signification déterminée (faste, néfaste...). Cette évolution conduisit certains chercheurs à penser que ce système fut conçu par des devins dans un laps de temps très court, d'une ou deux générations⁶³.

Chaque signe renvoie à un mot et non pas à un son. Il permet d'accéder au sens directement et donc d'être utilisé par des peuples parlant des dialectes différents.

Cette écriture est restée inchangée dans ses principes et dans sa structure, bien que les graphies aient évolué. Une grande partie des signes anciens est donc déchiffrée. Le caractère demeure un symbole, une représentation invariable quel que soit le temps et le lieu. L'écriture constitue un repère fixe à la réalité toute entière⁶⁴.



Au fil du temps, l'emploi de l'écrit dépasse le cadre de la divination pour s'étendre à d'autres domaines, d'abord rituels et administratifs tant qu'il reste l'apanage des scribes-devins. Après les inscriptions sur carapaces, nous connaissons celles sur les bronzes rituels (dont les premiers datent de la dynastie des Zhou, vers 1050-770 avant notre ère, puis de l'époque des Royaumes Combattants). Elles étaient généralement gravées au moment même de la fonte, partie intégrante du vase rituel. Elles célébraient l'événement pour lequel il avait été fondu, le lieu et la date. Ceci nous renvoie à la pratique des géomanciens qui déterminaient avant toute action, à l'aide d'observations complexes, le jour et le lieu favorables à l'accomplissement du dessein. Souvent associés à la personnalité du souverain, les vases rituels liaient étroitement art, politique et religion. Mais ce qui est vraiment remarquable, c'est que tout comme

⁶³ D'autres en revanche y voient le résultat d'une lente évolution dont on peut voir la genèse dans les premiers signes gravés dès le V^e millénaire.

⁶⁴ Jean-François Billeter, *L'art chinois de l'écriture, essai sur la calligraphie*, Éditions Skira Seuil, Paris, 2001, p.13.

les inscriptions oraculaires, celles des bronzes n'étaient pas destinées à être lues. Inscrites au fond des vases, eux-mêmes souvent placés dans des dépôts funéraires ; les signes valaient par leur unique présence.



Un peu plus tard, au VIII^e siècle, ces inscriptions sont portées sur des pierres cylindriques que nous appelons, faute de connaître leur fonction exacte, *tambours de pierre* (shiguwen). Ils portent, gravés en bas-reliefs, les poèmes de chasse et de pêche des ducs de Qin. L'usage s'est perpétué pendant des siècles et chaque shiguwen est comme une invitation à se laisser porter par les signes pour entrer dans un monde poétique. Cette ouverture poétique est une disposition à l'inspiration et ici, l'un et l'autre s'attirent et s'appellent à travers les signes gravés et nous ouvrent des espaces d'intuition et d'évocation artistiques⁶⁵. Ils sont une

amorce de la littérature chinoise. Celle-ci n'apparaîtra que plus tard, avec l'œuvre de Confucius (551-479 avant notre ère).

Pendant un millénaire, il n'existe pas d'usage courant des calligrammes. C'est seulement avec la littérature que l'écriture devient un instrument de communication et il est d'ailleurs significatif que les plus anciens textes soient ceux du *Yi King* rédigé à une époque où l'on estimait que toutes les configurations des signes avaient été découvertes et que la consultation des archives remplaçait la scapulomancie⁶⁶. Ces signes furent codifiés en traits, pleins ou brisés. Les hexagrammes ainsi conçus décrivent le monde tel qu'il est et ses transitions possibles.

Associées à la divination, les inscriptions ne permettaient pas en soi de communiquer avec les dieux, mais d'archiver et de garder en mémoire les questions qui leur avaient été soumises et les accomplissements postérieurs. Certains idéogrammes décrivaient aussi l'aspect du support (os ou plastron) après avoir été chauffé. Ces inscriptions servaient au classement et à l'enregistrement de données. Ainsi, dès les premiers temps, l'usage et la structuration de l'écriture ne participaient pas seulement d'un rite mais d'une organisation du monde.

L'écriture chinoise gardera de son origine divinatoire des caractéristiques bien particulières, telle que sa nature transcendante. Elle a toujours été considérée moins comme un moyen de communication que comme une forme de symbolisation, un *algorithme* par lequel se formule un sens des choses bien plus profond que celui qu'on saisit en la lisant⁶⁷. Elle imprimera aussi son esprit à la notion d'histoire pour les Chinois. En effet, tous les actes des souverains faisaient l'objet d'une divination ; la conservation de ces archives représentait les actes d'un règne, donc son histoire tenue chronologiquement par jours, décades, lunaisons, saisons et années. D'où une perception de l'histoire nourrie de cosmologie où ce qui prévaut est la dynamique des choses, l'influence des cinq éléments et les transformations.

⁶⁵ La conscience inspirée est un état de conscience global qui se traduit dans la philosophie, la science, les arts et la mystique. Silo, "la conscience inspirée", Op. cit., pp.287-291.

⁶⁶ Le *Yi King* ou *Livre des Mutations* aurait été rédigé au début de la dynastie des Zhou, au IX^e siècle avant notre ère, mais la plus ancienne rédaction qui nous soit parvenue est celle transmise dans le recueil des œuvres de Confucius auquel on attribue la rédaction des commentaires philosophiques.

⁶⁷ Léon Vandermeersch, "L'écriture en Chine", in *Histoire de l'écriture, de l'idéogramme au multimédia*, Flammarion, Paris, 2001.

3) Cosmogonie et écriture.

L'écriture n'était pas oraculaire en soi, mais pour les Chinois, il n'y a pas de choses isolées. Elle faisait nécessairement partie d'un tout. Et elle s'y associait d'une manière dynamique. Pas plus l'écriture que n'importe quelle autre réalité n'est figée, ni stable. Tout réagit, tout est dynamique, évolue, change et devient. Le ciel, la terre, les hommes et toute chose.

L'écriture ne fige rien. Elle sert à rendre compte de ce qui est. Elle montre, mais ne démontre pas, elle donne à voir ce qui est, ce qui se fait et se défait. Elle s'inscrit elle-même dans tout un ensemble de relations et de variations dont elle porte la marque puisqu'elle est elle-même une part de cette réalité.

Observer les choses, les transcrire et les classer s'ajustent dans l'ordonnement du monde auquel rien n'échappe, ni les dieux, ni les hommes, ni leurs inventions.

Dans les pratiques oraculaires, l'écriture servait à commenter des signes perçus comme ceux du destin. C'est de l'étude de ces signes qu'elle est née. Les caractères chinois ne constituaient pas alors des phrases, mais des symboles propres à l'exégèse⁶⁸. L'écriture permettait juste de percer certains secrets... et elle figurait symboliquement les mystères du cosmos. C'est la vision que transmettent ses origines mythiques.

Dès l'époque ancienne, les lettrés chinois tenaient ces mythes pour des légendes. Néanmoins, ils y reconnaissaient le lien que l'écriture entretient avec l'univers et avec la nature, dont elle permet d'entrevoir les mystères.

4) Inspiration de la Nature. Calligraphie.

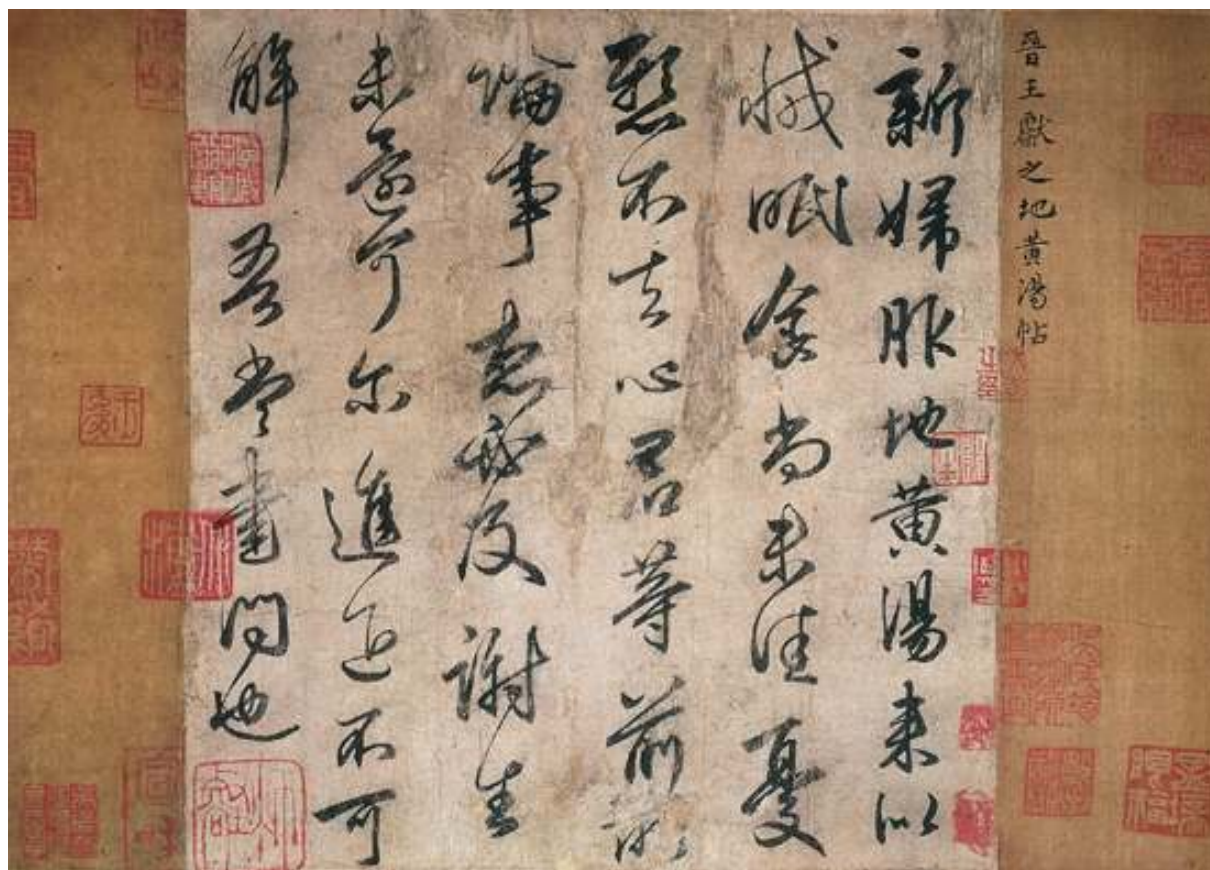
L'écriture fut de tout temps intimement liée à la nature. L'écrit est un principe organisateur du monde en même temps qu'il en est un symbole. La forme des caractères doit beaucoup à l'observation des éléments naturels (l'eau, le feu, le bois, le cheval...). Chaque trait tracé doit donc s'inspirer du mouvement même de la nature, du vol des oiseaux, du ruissellement d'une cascade, de l'ondulation des brins d'herbe...

La graphie des caractères est toujours une réminiscence de cette relation à la nature, à l'univers, à la Création toute entière. Capable non pas tant de décrire la nature que de prendre part aux "gestes" de la Création, elle deviendra, sous le pinceau des lettrés, l'art de la calligraphie manifestant les souffles vitaux qui l'animent et qu'elle incarne. La peinture était aux yeux des Chinois une véritable mystique, une pratique sacrée... et il n'est pas de peinture de paysage qui ne recèle un fragment de poème, une inscription ou un simple caractère.

La calligraphie, apparue quinze siècles après l'invention de l'écriture, témoigne encore de cette relation intrinsèque qu'elle entretient avec la nature. « *On doit pousser son pinceau jusqu'au bout, d'une manière naturelle, comme le poisson qui nage à l'aise dans l'eau. On écrit ici avec douceur, là avec force (...), mais toujours avec le naturel des nuages, épais ou légers, qui gravissent la cime d'une montagne. (...) On voit des signes recourbés comme un*

⁶⁸ Léon Vandermeersch, article "Écritures et langue graphique en Chine", *Le Débat*, 1990/5, n°62.

éclair qui jaillit ou des blocs de pierre qui tombent, des signes inclinés comme des oiseaux qui s'envolent ou des fauves qui galopent. Les caractères ressemblent à des phénix qui dansent, à des serpents qui rampent, à des rochers escarpés, à des sommets abrupts. Certains caractères sont lourds comme des nuages épais, d'autres légers comme des ailes de cigales. »⁶⁹



Le texte calligraphié signifie... et le signe se fait pure poésie.

La calligraphie joue sur les pleins et sur les vides, sur les souffles qui les parcourent, sur la musicalité du trait et toute la sensibilité du signe. Elle révèle l'essence cachée des choses, l'élan même de la vie... ce que les dieux y ont déposé. Il existe d'aussi beaux textes sur la calligraphie que la calligraphie elle-même. Comme si elle était capable de faire émerger dans son tracé comme dans sa contemplation, le plus profond et le plus poétique de celui qui trace et de celui qui lit, de la main qui danse et de l'œil qui s'y abîme.

Les traits formant un caractère se tracent toujours dans le même ordre. Chaque signe est aussi un geste unique... Il est à la fois une forme et un geste. Dans cette écriture peut-être plus que dans toute autre, le corps est pleinement engagé dans l'acte d'écrire. C'est un accomplissement total, du corps, de l'esprit et de la sensibilité⁷⁰. Celui qui trace se fond tant

⁶⁹ Meng Tian bijing. Traduction de Yang Yu-hsun, *La calligraphie chinoise depuis les Han*, Paris Geuthner, 1933.

⁷⁰ François Cheng, *Vide et plein, le langage pictural chinois*, Éditions du Seuil, Paris, 1991.

dans son geste qu'il s'en oublie⁷¹, et la virtuosité du calligraphe consiste à s'effacer pour que s'exprime ce qui est au plus profond de lui-même. L'artiste se "dé-place" pour créer un vide duquel surgit l'inspiration qui guide sa main. « *Tout signe est un surgissement et il provient toujours de la même source centrale.* »⁷² La calligraphie dépasse l'esthétisme. Elle s'offre comme une pratique mystique, une disposition à accéder à des niveaux profonds où lumière, sens et vie jaillissent sous forme de signes.

Le signe est plus intense que la réalité à laquelle il renvoie ; il a une présence plus forte et pour l'esprit, un degré de réalité plus élevé⁷³.

⁷¹ « Le phénomène du déplacement du moi est un état de conscience provoqué afin de laisser se produire l'expression d'impulsions profondes provenant d'espaces non quotidiens et que l'on pourra interpréter selon les cultures comme la manifestation de la divinité. »

Silo, "déplacement du moi – suspension du moi", Op. cit., pp.294-300.

⁷² Jean-François Billeter, Op. cit., p.107.

⁷³ Jean-François Billeter, Op. cit., p.33.

5. Écritures crétoises

Hérodote rapporte que c'est Cadmos, fils d'Agénor roi de Tyr en Phénicie et de Téléphassa, le fondateur légendaire de Thèbes (Béotie) qui aurait introduit en Grèce, l'alphabet phénicien. Selon lui, Cadmos a vécu environ 1600 ans avant lui, soit vers 2000 avant notre ère.

Mais selon les mythes⁷⁴, les hommes découvrent l'écriture avec Orphée qui l'a apprise des Muses. Les dieux chantent pendant que les hommes écrivent leur histoire. Une légende rapportée par Pausanias raconte « *qu'Orphée surpassa tous ceux qui l'avaient précédé, par la beauté de ses vers, et qu'il acquit une très grande réputation par l'opinion où l'on était qu'il avait inventé les mystères des dieux, les expiations pour les grands crimes, et qu'il avait trouvé des moyens tant pour guérir les maladies que pour apaiser la colère des dieux.* »⁷⁵ Il aurait ensuite été foudroyé par Zeus pour avoir révélé aux hommes des mystères sacrés.

*« La voix d'Orphée se prolonge en écriture matérielle. [...] Il y a d'abord le chant d'Orphée comme un avant de la parole qui entraîne autour d'elle les vies plus muettes, les "animaux du silence". Mais l'écriture est déjà là, habitée par cette même voix ; et l'on perçoit un tumulte de livres, de discours qui s'écrivent autour du chant d'Orphée. [...] La voix dépose des signes écrits sur des tablettes, le chant d'Orphée produit de l'écriture, il se fait livre, il s'écrit en hymnes et en incantations, en cosmogonie. »*⁷⁶

Le mythe d'Orphée c'est le triomphe sur la mort et sur l'oubli, lui qui descend aux Enfers et en revient ; lui dont la tête arrachée, libérée, entonne son chant et dont *la parole se prolonge en texte...*

1) Le contexte historique.

Au cœur de la Méditerranée, aux carrefours des échanges du monde égéen, un peuple que nous appelons minoen s'épanouit sur l'île de Crète à l'âge du bronze⁷⁷. Ce sont d'ailleurs ses besoins grandissants en cuivre qui le pousseront à regarder au-delà de l'île, vers les Cyclades. Pendant plusieurs siècles, la brillante civilisation crétoise dominera toute la région, jusqu'à sa conquête par les Mycéniens. Elle intègre alors cet ensemble, perd son rôle prééminent mais poursuit pour quelques temps un développement tout à fait remarquable.

Quand la Crète sort de son isolement, elle s'est déjà forgé une identité particulière dont témoigne son histoire depuis 2500 avant notre ère. Des contacts qu'elle établira avec d'autres peuples, elle absorbera des éléments nouveaux et les intégrera à son développement. Ces contacts peuvent laisser supposer que les Minoens connaissaient l'existence de l'écriture égyptienne et qu'elle a pu leur servir d'inspiration.

⁷⁴ Nous ne connaissons pas les mythes par lesquels les Crétois s'expliquaient le monde et son origine. Nous transmettons toutefois le mythe grec, entendu que bien des mythes hellènes furent inspirés de ceux des peuples installés sur les territoires qu'ils conquièrent.

⁷⁵ Pausanias, Livre IX Béotie, chap. XXX.

⁷⁶ Marcel Detienne, *L'écriture d'Orphée*, Éditions Gallimard, Paris, 1989, p.109 et 114.

⁷⁷ Sir Arthur John Evans, le découvreur du site de Cnossos au nord de l'île crut retrouver le palais du roi légendaire Minos. C'est pourquoi il assigna le nom de "Minoen" à ce peuple, mentionné par ailleurs sous celui de *Kelti* dans les textes égyptiens.

L'essor considérable que connaît la Crète au début du II^e millénaire avant notre ère s'exprime notamment par la construction de palais. Ce fut un processus de longue durée qui aboutit à l'organisation en grosses agglomérations autour de "palais", complexes abritant les instances politiques, religieuses et artisanales, tandis que les ressources vitales provenaient des villages de la région avoisinante. C'est aussi le moment où apparaissent des édifices sacrés, en particulier sur les hauteurs, où les divinités étaient honorées à ciel ouvert depuis bien longtemps.

C'est une culture urbaine que les fouilles nous ont dévoilée, assez développée et très raffinée. Les sites palatiaux présentent quelques éléments caractéristiques de cette civilisation à travers sa culture religieuse et artistique ; mais l'originalité des Minoens s'illustra particulièrement dans le domaine de l'écriture.

2) L'invention de deux écritures.

Au regard du nombre - somme toute restreint - d'écritures inventées, il est tout à fait remarquable de constater qu'en l'espace de quelques siècles, les Minoens en inventèrent trois différentes et peut-être même quatre.

On trouve les ébauches de ces écritures dans les marques apposées sur des cachets qui avaient cours depuis longtemps. À partir d'elles, les Minoens ont inventé simultanément deux écritures. Celle que l'on nomme hiéroglyphique⁷⁸ permet de suivre l'évolution des symboles des cachets vers des représentations, des images.



Médaille portant des hiéroglyphes crétois retrouvé à Cnossos, XVIII^e siècle avant notre ère. Musée d'Héraklion, Crète.

⁷⁸ Lorsqu'Arthur J. Evans les découvrit, il les rapprocha des hiéroglyphes égyptiens. Le terme est impropre puisque cette écriture note des syllabes et non des mots – comme toutes les écritures minoennes – mais nous la désignons toujours sous ce nom.

On trouve la trace de ces idéogrammes 500 ans après les premières installations palatiales sur l'île, vers 1900 avant notre ère. Ces inscriptions étaient essentiellement portées sur des sceaux cylindriques et des cachets, bien qu'on en connaisse aussi sur d'autres supports comme des pierres gravées, des vases, des tablettes et même des objets de culte.

L'usage des sceaux, inscrits uniquement en hiéroglyphes, relève d'une activité administrative et commerciale. Les Minoens créèrent donc une écriture à part entière pour gérer ces activités.

À la même époque, une autre écriture proprement minoenne est attestée sur des tablettes d'argile. Les marques de cachet ont évolué ici vers des signes conventionnels et stéréotypés donnant naissance au linéaire A. Cette écriture doit son nom à A. Evans et au fait qu'elle est composée de lignes qui se croisent sans souci de représenter quoi que ce soit. Les pictogrammes antérieurs ont été réduits à de simples contours ; les signes du linéaire A sont tout à fait abstraits.



Tablette crétoise inscrite en Linéaire A.

Ces deux écritures coexisteront pendant près de 250 ans, jusque vers 1600 avant notre ère, le linéaire A prévalant ensuite. Mais elles n'étaient pas utilisées sur les mêmes supports.

Les tablettes en linéaire A proviennent presque exclusivement des grands sites, palais et villes palatiales. Leur usage était généralisé dans l'île et dans les possessions extérieures. Bien que cette écriture ne soit pas déchiffrée, on suppose qu'elle consignait des opérations de comptabilité. Même élémentaire comme elle l'est à ses débuts, elle correspond au besoin de gérer des stocks par une autorité, un chef qui se dotera peu à peu de toute une administration. Ces comptes étaient sans doute purement utilitaires car les Minoens ne les

conservaient pas comme archives. Une fois l'année écoulée, l'argile de leur support était réutilisée. Ainsi, nous n'en connaissons que très peu et ce sont les destructions des palais vers 1700 puis en 1450 avant notre ère qui nous en ont fourni le plus grand nombre⁷⁹. Nous ne possédons donc chaque fois que les tablettes de l'année en cours au moment de la destruction.

Le corpus se compose de tablettes comptables en linéaire A et de sceaux et objets de culte portant des inscriptions hiéroglyphiques. On peut ainsi penser qu'il y avait une "écriture sacrée" transcrite par les hiéroglyphes crétois et une "écriture profane", le linéaire A. Elles pouvaient d'ailleurs avoir des racines ou des mots communs car il est possible que les deux écritures ne transcrivaient pas la même langue et donc qu'elles charriaient chacune des champs de coprésences différents dans leur sillage⁸⁰.

Les Minoens devaient attribuer une dimension identitaire à leur écriture. Si les sceaux portant des inscriptions en hiéroglyphes crétois étaient utilisés pour des activités commerciales, ils faisaient aussi référence à leur propriétaire et le nombre d'empreintes différentes laisse supposer que de nombreux Minoens possédaient le leur.

Par ailleurs, les inscriptions dédicatoires sur les tables à libation en hiéroglyphes crétois et en linéaire A unissaient l'écriture aux pratiques rituelles. L'inscription elle-même devait faire office d'offrande, comme une marque de commémoration pour rendre hommage. Les hommes associaient à leur don (vin, huile, productions...), un élément élevé de leur culture, une représentation du meilleur de ce qu'ils avaient produit. Le mot écrit venait renforcer le don. Peut-être que comme dans d'autres civilisations antiques, il faut y voir un signe de ce qu'un pouvoir particulier était accordé à l'écrit.

⁷⁹ Les spécialistes distinguent trois phases de constructions palatiales : le Minoen ancien qui s'achève brusquement vers 1700 avant notre ère par la destruction des premiers palais probablement due à un tremblement de terre, peut-être l'éruption du volcan de l'île de Santorin (Théra). Les nouveaux palais (Minoen moyen) furent reconstruits sur leurs vestiges et utilisés jusqu'à vers 1450 avant notre ère où l'invasion des Mycéniens provoqua leur destruction. Les derniers palais furent alors bâtis aux mêmes endroits (Minoen récent) et utilisés jusqu'à vers 1250 avant notre ère.

⁸⁰ Nous ne savons pas quelles étaient la ou les langues en usage en Crète dans le courant du III^e millénaire et la première moitié du II^e millénaire avant notre ère, à l'exception du grec qui a dû apparaître en Grèce continentale au début du II^e millénaire, mais qui ne fera son apparition sur l'île qu'avec l'arrivée des Mycéniens.

3) L'invention d'une troisième écriture.

Vers 1450 avant notre ère, les Mycéniens conquièrent l'île. Les Minoens inventent alors une nouvelle écriture pour transcrire la langue des nouveaux maîtres, langue que l'on sait avoir été un dialecte grec⁸¹. Alors que l'usage des hiéroglyphes crétois disparaît totalement, le linéaire A évolue et cette troisième écriture appelée linéaire B en est le prolongement complexe.



Tablette crétoise inscrite en linéaire B.

Elle sera utilisée jusqu'en 1250 avant notre ère, date de la dernière destruction des palais, et surtout au-delà de la Crète, à Mycènes et Pylos notamment. Sur l'île même, on en a retrouvé uniquement à Cnossos, soit qu'il s'agisse d'un "accident archéologique"⁸², soit que l'influence du palais ne s'étendait pas au-delà.

La disparition des deux premières écritures crétoises n'implique pas pour autant le fléchissement de la culture minoenne. Son originalité continue à se manifester et à s'épanouir dans l'île, comme en témoignent les arts et l'artisanat de cette période. D'ailleurs, la culture minoenne inspirera de nombreuses facettes de la culture mycénienne.

Le linéaire B a été déchiffré et nous savons qu'il servait partout, de la Béotie au nord à la Crète au sud, à reporter des opérations comptables. L'unité graphique de l'écriture correspond à une unité politique forte.

Le linéaire B semble avoir été conçu uniquement comme un moyen d'enregistrement, une manière d'augmenter la mémoire collective de ceux qui avaient en charge l'administration.

⁸¹ Le déchiffrement du linéaire B par Michael Ventris et John Chadwick leur a permis de définir la langue des Mycéniens.

⁸² En effet, des amphores retrouvées à Thèbes portant des inscriptions en linéaire B indiquaient que la majorité d'entre elles avait été fabriquée en Crète orientale.

4) Une quatrième écriture ?

Il nous faut aussi mentionner une dernière écriture qui ne nous est connue que par un unique objet : un disque en argile retrouvé dans le palais de Phaistos, dans un contexte archéologique daté d'avant 1700 avant notre ère. Il est donc contemporain du linéaire A et présente des idéogrammes sur ses deux faces.



Disque de Phaistos conservé au musée archéologique d'Héraklion, Crète.

C'est un disque d'argile, dont la terre cuite était d'une qualité exceptionnelle, très épurée. Il fut aplati à la main et l'on a imprimé sur ses deux faces des signes selon un schéma concentrique en partant du bord. Chacun des 241 signes a été imprimé séparément sur l'argile humide à l'aide d'un petit sceau en pierre tendre ou peut-être en or. Le procédé utilisé - la fabrication de poinçons - nous assure de l'impression d'autres textes bien que nous n'en ayons pas de traces. Il s'agirait du tout premier document de type mécanique produit par l'homme.

Le caractère unique du disque de Phaistos a suggéré à certains chercheurs qu'il n'avait peut-être pas été fabriqué en Crète, d'autant plus que certains dessins font référence à des éléments clairement étrangers à l'art minoen⁸³. Nous pourrions dire tout au plus qu'il ne serait pas si étonnant que les Minoens aient poussé l'ingéniosité jusqu'à créer une quatrième écriture...

⁸³ On l'a toutefois rapproché de signes trouvés sur une double hache d'Arcalochori en Crète centrale (mais qui ressemblent davantage à des décorations qu'à des inscriptions) et à ceux gravés sur une dalle en calcaire de Malia. Ces découvertes isolées et très parcellaires n'ont pour l'instant pas permis aux chercheurs de proposer de solutions satisfaisantes.

5) L'exploit : un dépassement de soi vers le divin.

Il est assez difficile de se faire une idée de ce qu'était l'écrit pour les Minoens, tant les découvertes sont parcellaires et variées. Les textes en linéaire A et B sont courts et consistent essentiellement en des inventaires de biens, des transactions ou des distributions. Comme pour d'autres écritures antiques, celles des Minoens s'inscrivent et soutiennent une administration centralisée et l'organisation du pouvoir. Il n'y a pas de trace d'un usage privé de l'écriture, ni de dimension historique. Il s'agit presque uniquement de listes (d'individus, d'animaux, de produits) d'où l'idée de l'usage du linéaire B pour des comptes administratifs.

Mais n'envisager l'usage et la portée des écritures crétoises qu'à travers ce prisme limiterait beaucoup notre compréhension. Ces écritures s'inscrivaient dans toute une dynamique culturelle que nous pouvons encore pressentir à travers les quelques témoignages qui nous sont parvenus ou qui justement sont absents.

Les rois crétois n'ont pas couvert leur pays de témoignages monumentaux de leur pouvoir et le culte - pourtant au cœur de la vie palatiale - s'effectuait sans l'intermédiaire de statues. Il s'y pratiquait sur des autels à ciel ouvert mais surtout, hors des villes, dans des lieux naturels et sacrés (grottes, bois...) où la divinité pouvait se manifester librement. Les cérémonies se déroulaient autour de l'apparition de la divinité. Sur les objets cultuels, les divinités sont toujours représentées avec leurs adorateurs qui se livrent avec elles à des danses sacrées ou qui manifestent sa présence divine par leurs poses extatiques. L'accent était mis sur la relation avec la divinité et d'ailleurs ces scènes étaient souvent gravées sur des anneaux, des sceaux, des petits objets qui font référence à un lien et que l'on peut conserver avec soi.

Il existe aussi tout un corpus d'objets et de scènes cultuels⁸⁴ qui présentent des scènes d'exploits et de dépassement de soi des Minoens : danses sacrées, taurokaphasia (épreuve initiatique où les jeunes gens sautaient par-dessus un taureau en pleine course en prenant appui sur ses cornes), musique, extase...

L'invention de l'écriture, qui plus est sa répétition, s'inscrivent dans cet élan, dans cette volonté de dépassement de soi pour s'élever : elle constitue un exploit raffiné qui permettait d'honorer la divinité à travers les dons qu'elle avait octroyés aux hommes.

⁸⁴ Nous connaissons aussi deux objets symboliques : les doubles haches et les cornes de consécration. Ces éléments ne sont pas sans rappeler l'unicorne et les représentations de la civilisation de l'Indus mais aucune relation n'a jamais été soulignée entre ces deux cultures.

6. Écriture germanique Futhark

Dans le *Rúnatal*, une partie du poème *Hávamál*, la découverte des runes est attribuée à Odin. Car aux débuts des temps, le secret des runes était interdit à tous, même aux dieux. Après avoir médité pendant 9 jours et 9 nuits à l'ombre d'Yggdrasil, l'arbre-monde, Odin, le plus grand des dieux nordiques, décide de percer ce secret. Les Nornes, gardiennes des Portes sombres, acceptent de l'aider mais lui imposent des épreuves redoutables. Odin se lance dans l'aventure : il y perd son œil droit, se perce le flanc, est pendu par les autres dieux à une branche d'Yggdrasil où il passe 9 jours et 9 nuits à endurer d'atroces souffrances. À l'aube du dixième jour, Odin découvre le secret des runes et devient le Prince du pouvoir gravé. Il décide de transmettre son savoir aux hommes et, selon la légende, leur demande d'utiliser ces guides dans toutes les circonstances de la vie.

Pour finir, il est une écriture fascinante du fait de ne pas avoir été inventée pour être lue. Il s'agit de l'Elder Futhark, l'ancienne écriture runique, issue elle-même d'une écriture dont on trouve le germe dans les pétroglyphes de Scandinavie, les premiers signes gravés à l'époque néolithique. On peut ainsi suivre une élaboration et une recherche sur des millénaires.

1) L'écriture Hallristinger

Sur des pétroglyphes à proximité de la ville norvégienne de Helleristninger, on a relevé des scènes de processions, des guerriers au combat, des animaux, des laboureurs et des hommes ramant ou les bras levés vers le ciel sur des navires et des chars. Parmi eux, des signes particuliers, tels que des traces de pas (traces de la divinité et signes de sa protection), des cupules creusées dans le rocher (astres, gouttes de pluie, trous creusés dans les champs, symboles de la fécondation de la terre par un dieu céleste), des svastikas, des spirales, des triangles inversés, des arbres, des mains écartées, des vagues.



Ces signes donneront naissance aux caractères de l'écriture Hallristinger. Ce ne sont pas des pictogrammes racontant chronologiquement une histoire, ni de l'art pariétal (bien que gravés sur la roche) mais des images présentant une forme de langage symbolique rituel, apparu vers 2500 avant notre ère et qui perdurera jusque vers 500 avant notre ère, soit jusqu'à l'âge du fer. La plupart des chercheurs s'accordent à reconnaître dans les représentations des grands pétroglyphes, un culte solaire prédominant, ainsi que des allusions à des dieux de la fertilité et à une déesse-mère. Les bateaux, si souvent représentés, étaient probablement des injonctions à la prospérité et à la protection requise pour des traversées qu'effectuaient souvent ces hommes. Mais lorsqu'ils représentaient des figures humaines, bras levés vers le ciel sur ces mêmes embarcations, ils faisaient allusion à ces voyages initiatiques qui devaient les mener au-delà des espaces quotidiens. Tracés sur des pierres plates, face au ciel, indéchiffrables pour les yeux humains, ces signes s'adressaient aux dieux.



2) L'Elder Futhark

De la stylisation de ces signes, serait née l'écriture runique. Ces peuples nordiques qui nous sont connus sous le nom de Germains, de l'appellation générique que leur donnèrent plus tard les Romains, inventèrent un alphabet qui n'a pas été conçu pour écrire au sens classique du terme, c'est-à-dire pour consigner des données, mais pour communiquer avec les forces surnaturelles. Chez ce peuple qui possédait des éléments techniques perfectionnés (industrie du bronze, de l'étain, char à quatre roues), mais qui ne vivait pas dans de grands ensembles urbains car il privilégiait l'organisation clanique, les enseignements restaient principalement oraux. Pour autant, un mythe rapportait l'invention de l'écriture⁸⁵.

⁸⁵ Voir Annexe 3. Les mythes de l'invention de l'écriture.

La plus ancienne écriture runique, l'Elder Futhark (*elder* : ancien et *futhark* : acronyme des 6 premières caractères⁸⁶) comprend 24 runes, signes anguleux gravés à l'origine sur la pierre et le bois⁸⁷. Ces runes primitives seront utilisées jusqu'aux environs de l'an 650 de notre ère.



Ces caractères ne se lisent pas comme de simples lettres et ils ne forment pas de phrases. À chacun d'eux sont associées plusieurs significations : par exemple, le F (Fehu) évoque le bétail, la fertilité et l'espoir ; le K (<, kenaz) signifie à la fois le feu domestique, une grande inspiration, la passion et la transformation ; le J ou Y (Jera) le cycle du temps, la récolte des fruits du travail et des espoirs de paix et de prospérité. Chaque rune recouvre donc tout un champ de possibles, intraduisible, correspondant à une réalité concrète ou symbolique. Leur lecture se prête à plusieurs niveaux de compréhension et on peut tout juste s'accorder à y lire une symbolique de l'univers, permettant aux hommes d'approfondir le lien avec les forces créatrices du sacré.

Les runes étant chacune le fragment d'un savoir secret, elles furent utilisées à des fins divinatoires⁸⁸. La puissance de ces signes magiques était capable, selon la légende, de ramener les morts à la vie. Les initiés pouvaient par leur intermédiaire favoriser les naissances, apaiser les flots ou déjouer les mauvais sorts. Au-delà même de la pratique divinatoire, les runes étaient donc surtout un procédé initiatique.

⁸⁶ Fehu(f), Uruz (u), Thurisaz (th), Ansuz (a), Kenaz (k).

⁸⁷ La forme même des caractères, une barre verticale sur laquelle se greffent des lignes obliques, trahirait justement une gravure sur bois, pour laquelle il est plus facile de graver perpendiculairement ou en oblique, que parallèlement au fil du bois.

Par ailleurs, *Buche* en allemand signifie "hêtre", que l'on retrouve dans le mot *Buchstabe*, "lettre", littéralement "barre sur le hêtre". En anglo-saxon *boc* signifie à la fois "livre" et "hêtre" ; le terme donnera *book* (livre). Et le verbe *to write* (écrire) vient d'une racine signifiant "graver le bois avec un couteau". James Février, *Histoire de l'écriture*, Payot, Paris, 1959, p.504.

⁸⁸ Louis-Jean Calvet, *Histoire de l'écriture*, Plon, 1996, p.149, citation de l'historien romain Tacite.

Il fallait être dans un état d'inspiration pour les graver puisqu'on communiquait ainsi avec les forces divines, mais aussi pour les "lire". Cette écriture relève entièrement du domaine du sacré et pas des domaines usuels ou quotidiens. Pour ce peuple, l'écrit naît de toute une recherche pour communiquer avec les grandes forces créatrices et pour saisir les messages qu'elles leur adressaient. Les runes restent le témoignage de cette relation privilégiée, de cet élan vers le sacré et le caractère mystérieux qui l'entoure est celui des rites d'initiation.



Il est particulièrement intéressant de noter que les Germains qui inventèrent le Futhark, étaient en contact avec d'autres peuples d'Europe du Sud qui utilisaient déjà des alphabets⁸⁹. Pour autant, ils n'en continuèrent pas moins à utiliser le leur, selon son ordre sacré et dans le champ rituel auquel il appartenait, même quand par la suite ils adopteront l'alphabet latin.

L'alphabet runique proprement dit a été élaboré plus tardivement, vers le V^e siècle de notre ère, par les peuples germaniques de l'Est qui lui ont donné son nom (issu de la racine indo-européenne *ru*, signifiant "secret", "mystérieux") et l'ont diffusé en Grande-Bretagne et dans les régions celtiques. Selon la légende celtique, les runes ont été enseignées aux hommes afin de les initier aux mystères de la vie.

⁸⁹ Les Germains étaient bien sûr en contact avec les Romains, mais l'origine latine de leur alphabet est peu probable. On avance plutôt l'idée d'une origine étrusque.

7. Conclusions. Le sens de l'écriture

Chaque écriture est originale et nous avons vu comment elle se comprend dans le contexte culturel du peuple qui l'a créée. Cependant, certains traits communs se détachent qui nous permettent de saisir un peu mieux ce que l'écriture fut pour ces anciennes civilisations.

Les premières écritures ne furent pas inventées pour communiquer entre les hommes. Elles n'ont pas été inventées pour être l'instrument qu'elles sont aujourd'hui. Souvent, elles n'étaient pas lues. Dans leur usage courant, elles servaient à consigner, à enregistrer, à conserver. Elles permettaient de fixer une réalité et en cela, à augmenter la mémoire collective. Elles rendent compte du désir des hommes de "saisir" l'univers, ce qui les entoure et les influence. Il s'agissait de pouvoir embrasser tout ce qui était extérieurement, mais aussi toute l'amplification intérieure que cela supposait⁹⁰. En s'appliquant à tout noter, ces hommes rendaient hommage à tout ce qui existait. Cette façon d'être au monde modifiera les consciences en développant et en ordonnant de nouvelles formes mentales.

Compte tenu de la complexité de leur maniement, de la multitude des signes utilisés, les premières écritures étaient aux mains de quelques-uns qui en usaient pour les besoins de tous. Ce qu'elles consignaient se référait à l'universel et à laisser une trace de l'activité d'un peuple. Les plaisirs de l'écriture individuelle ne se dévoileront que plus tard, notamment par la création des alphabets dont la simplification qu'ils impliquent (quelques signes seulement) permettra leur rapide diffusion. La quête d'universel se poursuit, maintenant à travers le contact entre les hommes. Dès ses débuts, l'écriture est une invention collective, dans son essence et dans son usage.

L'écriture est surtout maniement de symboles. Elle fut sacrée et divine avant d'être humaine. S'il fut question de communication, c'était avec les dieux, avec les ancêtres, avec ces forces qui gouvernent le monde et les hommes. Dans de nombreuses cultures, la parole divine est créatrice. Nommer, inscrire un mot, c'est faire exister ce qu'il désigne. Le signe contient plus qu'une référence à une réalité, il en est une à part entière. Il est en lui-même. C'est un principe, une création. Ces écritures furent une certaine façon de se rapprocher des dieux. Le surgissement de ces signes est un message divin et les caractères gravés sont la manifestation de cette relation, une façon de les rendre aux dieux puisqu'ils sont éternels. L'éternité et l'infini (du temps et de l'espace) sont le domaine des dieux. Du fait de sa nature sacrée, l'écriture est associée à la divination et aux pratiques mystiques dans plusieurs cultures. Elle s'offre comme une prédisposition à entrer dans des niveaux profonds pour capter l'indicible des messages divins et les rendre accessibles aux hommes. Elle est le chemin qui mène au plan divin, et trace le sillage à suivre pour y retourner.

⁹⁰ Les données collectées dans le monde ne le sont pas seulement sur des tablettes. Elles s'inscrivent aussi dans la mémoire. « Le psychisme humain s'est complexifié au fur et à mesure. [...] Il apparaît comme le coordinateur de la structure "êtres vivants – milieu", c'est-à-dire de la structure "conscience – monde". »
Silo, Op. cit., p.23.

Chapitre IV. Les apports de l'écriture

1. *Le changement du rapport au temps et à l'espace. L'invention de l'histoire.*

De facteur de cohésion que l'écriture fut et encouragea à bien des égards, elle devint aussi facteur d'amplification dans le temps et dans l'espace. Elle a la faculté de nous rendre présents là où nous ne sommes pas et là où nous ne sommes plus. L'invention du signe écrit a permis de dépasser les repères de temps et d'espace liés à l'oralité ou à la gestualité. Traduites en signes éternels, la parole et la pensée vont s'étendre et se manifester au-delà des limites que supposent la présence. L'écriture va provoquer un dépassement des horizons temporels dans lesquels les hommes se mouvaient, comme s'ils conquéraient de nouveaux espaces. Avec elle, l'homme accède à la pérennité et à l'ubiquité. On découvre une nouvelle façon d'être dans le temps et dans l'espace. On dépasse le seuil de l'instant et de l'immédiateté. L'ouverture est immense et la conception du monde totalement changée.

Ces nouveaux espaces ne sont pas seulement physiques, la contrée dans laquelle peut être lu un discours prononcé ailleurs, ou les archives inscrivant dans la mémoire, et donc dans le futur, le souvenir d'événements. Ces espaces sont aussi intérieurs et ouvrent aux hommes le registre de nouvelles dimensions. D'où viennent ces signes ? Dans quels espaces internes se place-t-on pour écrire ? Une fois gravés, ils existent et ils permettent à la pensée de circuler. Avec l'écriture, la pensée peut être en plusieurs lieux à la fois. De nouveaux espaces communiquent puisqu'elle permet à la pensée (intérieure) de se manifester dans le monde (extérieur) et qu'elle se comprend par d'autres (extérieurs) quand les signes font écho en eux (intérieur).

Le bouleversement de la perception du temps et de l'espace apporte aussi un registre d'amplification et de "complétude" internes.

On admet communément qu'avec l'écriture s'ouvrent les *temps historiques*. Même s'il s'agit d'un terme moderne, il reflète un changement important de la temporalité et de la spatialité : quand l'homme invente l'écriture, il invente aussi l'histoire, l'histoire humaine. Auparavant, le temps qui prévalait était le temps cyclique des saisons, de la nature et de l'univers, celui des dieux et de la Création : *le temps mythique*⁹¹. Avec l'écriture de l'histoire, l'homme devient conscient d'être un être historique, il laisse une trace et se projette dans le temps comme jamais auparavant. C'est un emplacement totalement nouveau, un bouleversement par lequel l'homme approfondit sa condition humaine en même temps qu'il en dépasse les limites connues. Avec le sens historique, l'homme est passé à une autre étape et il acquiert maintenant une mémoire égale à celle des dieux.

*C'est avec le grand Cronos (le temps), le plus jeune des Titans, que tout commença à se dérouler de telle façon que ce qui suit, succède à ce qui précède. Avant lui, les temps couraient par sauts et dans toutes les directions : le passé succédait au futur et, parfois, tous les instants s'écoulaient en un faisceau concentré. En réalité, les mortels ne peuvent rien dire de ce qui fut avant le commencement des choses, c'est pour cela que certains font découler de Cronos tout ce qui peut se penser.*⁹²

⁹¹ Mircéa Éliade, *Aspects du mythe*, Gallimard, Paris, 1963.

⁹² Silo, "Mythes gréco-romains" in *Mythes Racines Universels*, Éditions Références, Paris, 2005, p.97.

Avec l'écriture de l'histoire, l'homme ordonne le temps : il existe maintenant des cycles et des événements qui ne sont plus le seul fait de l'ordre naturel divin. On va pouvoir se souvenir de ce qui était avant, penser ce qui est et projeter ce qui sera.

Les mythes liés aux premiers inventeurs mettent en évidence une nouvelle conception du temps : il y a un avant et un après. Les dieux interviennent pour ordonner le chaos, l'invention a une origine mythique et une vie éternelle⁹³.

Certains historiens ont justement fait remarquer que l'écriture apparaît au moment où les hommes, qui vénéraient jusque-là le sacré à travers ses manifestations naturelles (la foudre et le feu, les déesses-mères, les cycles des saisons...) lui donnèrent alors l'apparence de héros civilisateurs. Dans certaines mythologies, l'écriture est inventée par des rois inspirés par les dieux⁹⁴.

Les premiers textes, comme nous l'avons vu, ne sont pas les récits de ces héros. Les listes royales et les annales établies pour perpétuer les noms de ceux qui ont vécu avant nous et à qui nous devons d'en être là où nous en sommes, recèlent aussi une innovation : elles sont les premières lignes écrites de l'histoire des hommes. La notion d'histoire apparaît alors et, bien entendu, elle est fortement associée aux pouvoirs en place. Elle sera elle-même instrument de ce pouvoir puisque l'écriture est sélective : on note ce dont on veut se souvenir et de la façon dont on le veut. Les avancées de la connaissance en géométrie, astronomie, mathématiques, médecine et grammaire entre autre, n'apparaîtront pas dans les annales historiques et feront l'objet de manuels. On préférera porter à la connaissance des générations futures les événements légitimant le pouvoir exercé par les dirigeants (victoires militaires, constructions de temples, sacrifices rituels...). Mais ce sera finalement cette transcription qui deviendra elle-même l'histoire quand tout le reste aura disparu et se sera effacé de la mémoire des hommes. Ce qui perdurera deviendra la réalité historique.

« Jusqu'aux XVI^e et XVII^e siècles avant notre ère, l'écriture restera la parole [des dieux, leur voix]. L'écriture subit ensuite la même transformation que la société : elle perd son caractère sacré pour devenir le fait des hommes, bourgeois et savants. L'écrit permettra de créer des sociétés complexes, de structurer des façons de penser et de vivre en collectivité. »⁹⁵

⁹³ Pierre Lévêque, *Introduction aux premières religions, Bêtes, Dieux et Hommes*, Livre de Poche Histoire, Paris, 1997, pp.81-82.

⁹⁴ Bien que les épopées narrant les exploits des héros s'inspirent de mythes très anciens et que leur rédaction soit bien postérieure à l'invention de l'écriture, la personnification du sacré en dieux et déesses dotés de pouvoirs et en héros légendaires remonte sans doute à cette période de mutation à laquelle appartiennent les débuts de l'écriture.

Béatrice André-Salvini, *L'invention de l'écriture*, Nathan, Paris, 1986.

Pierre Lévêque, Op. cit, p.111.

Voir aussi Annexe 3. Les mythes de l'invention de l'écriture.

⁹⁵ Florence Braunstein, *Histoire de civilisations, Acculturation et assimilation des faits culturels et religieux en Occident et en Orient jusqu'au début du VII^e siècle de notre ère*, Éditions Ellipses, Paris, 1996, p.49.

2. La capacité d'abstraction

L'écriture procède par signes, chacun associé à une réalité externe ou interne. Pour créer un pictogramme, il a fallu saisir une réalité, n'en filtrer que les traits essentiels et caractéristiques afin qu'elle soit reconnaissable par d'autres. Il y a eu observation et analyse, déduction et enfin abstraction. Pour inventer un signe, il faut connecter avec un son ou un geste, à ce qu'il nous produit pour en faire une réduction symbolique compréhensible par d'autres. C'est le registre commun du son ou du geste. Pour qu'un signe fonctionne en tant que tel - pour qu'il rende manifeste ce qui est absent ou invisible - il faut qu'il réveille un même registre chez l'autre. « Expression et signification forment une structure et sont inséparables. [...] Les signes permettent de fixer la perception comme mémoire ; de transformer ce qui est perçu et de traduire des impulsions internes à des niveaux perceptibles. »⁹⁶

Ceci est en soi une action sur le monde : capter ce qu'est une chose et en saisir l'essentiel. L'écriture est une élaboration. Avec elle, l'homme a répondu à de nouveaux besoins par des moyens intellectuels⁹⁷. C'est un nouveau type de réponse qui s'élabore depuis l'invention du calendrier puis de la numérotation et du calcul. Tout comme la mélodie, le rythme et le calcul, le caractère écrit est une invention qui procède et amplifie les capacités mentales des hommes⁹⁸. Nous avons d'ailleurs noté que l'ordonnancement du monde correspond à celui de l'environnement mental de l'homme.

Ce dernier se développe et amplifie ses capacités d'abstraction au point de créer un système totalement abstrait, s'éloignant de la figuration de la réalité physique, vers une réalité phonétique (déjà propre à l'homme) pour finalement transcrire une réalité mentale. L'homme s'éloigne de la réalité perceptuelle (en même temps qu'il la fixe) et il amplifie sa conscience. Dans cette étape, ce qui est significatif, c'est que « le psychisme sort de lui-même et prend forme dans le monde. »⁹⁹

Par là, l'homme investit une nouvelle place dans la Création. Car si les dieux ont nommé chaque chose afin qu'elle existe, l'homme leur a assigné un signe afin qu'elle dure et perdure. Il a fait fructifier le cadeau des dieux.

⁹⁶ Silo, *Notes de Psychologie*, Op. cit., pp.48-54.

⁹⁷ Marcel Cohen, *La grande invention de l'écriture et son évolution*, tome 3, Imprimerie nationale, 1958, p.12.

⁹⁸ Pour une présentation du fonctionnement du psychisme humain et des centres de réponse, voir Silo, Op. cit., pp. 25-85.

⁹⁹ Silo, Op. cit., p. 22.

3. L'amplification de la conscience collective.

L'écriture devient le reflet et le moteur des progrès intellectuels des hommes. Elle est une aventure collective et elle sera l'outil intellectuel qui permettra d'augmenter la mémoire, de la disséminer et de la partager. Elle devient indispensable et permet au plus grand nombre de se l'approprier¹⁰⁰. Elle va favoriser l'élaboration d'une pensée abstraite et complexe, et même permettre de "restructurer" la pensée. C'est « l'invention de nouveaux objets de pensée lesquels, en retour, transforment certaines façons de penser. »¹⁰¹

Même si l'écriture sera pendant longtemps l'apanage d'une élite, son apport au développement et aux progrès humains s'étendra bien au-delà de ces sphères de pouvoir. Indéniablement, elle engendrera une amplification de la conscience collective. Elle s'inscrit d'ailleurs dans une mutation mentale plus complexe et plus générale.

En favorisant des raisonnements plus rigoureux, elle a profondément modifié les conditions de la production du savoir¹⁰². Une nouvelle expression apparaît peu à peu où l'analyse logique, l'argumentation et la recherche de la preuve prennent le pas sur le récit et le poétique.

Quand l'écriture passe du scribe au savant, elle devient un tremplin pour la connaissance : véhicule des idées, support pour la mémoire et outil pour la réflexion. Elle jouera un rôle essentiel au moment de l'élaboration d'une pensée philosophique et d'un raisonnement scientifique ; comme en témoigne l'introduction de la raison pure et de la démonstration par les penseurs grecs d'il y a 2500 ans.

En plus de son apport aux développements intellectuels de l'homme, l'écriture deviendra ce qu'elle est encore essentiellement à nos yeux, un outil de communication et donc de relation. Au-delà du signe qui met en lien puisqu'il figure symboliquement et qu'il incarne dans la matière une réalité mentale ; l'écriture fut facteur de relations entre les hommes et les dieux, avant de devenir uniquement relation entre les hommes, qu'ils vivent ou non dans des lieux et en des temps semblables.

Elle apparaît ainsi porteuse à la fois d'unité et d'amplification.

Aujourd'hui, l'écriture s'est faite individuelle et c'est par elle que nous déposons, comme un trésor dans le fond de l'humanité, nos pensées les plus précieuses, nos poèmes, récits et inspirations. Qu'ils soient lus ou non car c'est en les écrivant qu'ils se gravent aussi dans notre mémoire. Et celle-ci s'amplifie individuellement et collectivement par cette autre invention sublime qu'est la lecture : cette sphère d'intimité et de méditation, de mémoire et d'amplification de la conscience.

¹⁰⁰ Sur la mémoire disséminée, voir Silo, Op. cit., pp.21-22.

¹⁰¹ Marcel Detienne, Op. cit., p.102.

¹⁰² Jack Goody, *La logique et l'écriture*, Éditions Armand Colin, Paris, 1986.

Chapitre V. La sacralité de l'écriture

Avec l'écriture, par son invention même, la vision mécanique du processus humain n'est plus possible. Le moteur de l'histoire n'est pas la technologie. Le moteur de l'histoire est une intention évolutive que l'on a appelé "dieu", "transcendance", "profond", "dessein"...

Quand nous renouons avec elle, nous retrouvons le Sens qui illumine et abreuve toute recherche et qui rend l'écriture encore si chère à nos yeux. Au-delà des signes tracés, en filigrane des lignes, ce que nous y lisons c'est la volonté de laisser une trace, de dépasser l'instantanéité et la finitude de nos vies, la recherche profonde et continue d'élévation vers l'immortalité et de dépassement de la condition humaine.

Qu'elle ait été inventée indépendamment par plusieurs peuples ne nous surprend pas. Ce phénomène de la concomitance révèle une inspiration, la résurgence d'une "force" qui échappe à l'analyse intellectuelle et linéaire des données. Elle est fille d'une force sous-jacente et irrépressible qui pousse et qui s'exprime en tous lieux et en toutes cultures ; de quelque chose d'indépendant et de profond qui s'exprime là, comme une même source alimente plusieurs rivières.

Quand les hommes l'ont inventée, ils n'avaient pas coupé les ponts avec leurs origines, ils se souvenaient que le monde et eux-mêmes avaient été créés par les dieux et c'était aussi cette relation qu'ils voulaient approfondir. L'écriture s'inscrit dans une quête millénaire de transcendance et quand les hommes s'inspirent à travers elle, surgissent des inventions.

Nous avons fait la plus belle et la plus sacrée des expériences en l'inventant. Partie du fond des âges, cette sourde intention, ce dessein impérieux, puissant et calme comme la certitude, a poussé, cogné, accumulé, accéléré en l'homme (en nous) pour que jaillisse cette étincelle divine. Elle est porteuse de cette sacralité qui œuvre à travers nous sous la forme de signes à la fois entre les hommes, le monde et notre intériorité.

L'écriture est une projection du sacré. Elle fut comme une "expérience de force" où toutes les énergies et l'obsession accumulées s'exprimèrent en une forme qui s'épanouit ensuite dans le monde et dans le cœur des hommes. Elle les a traversé et s'est exprimée au-dehors, à travers eux et par-delà d'eux. Le Verbe créateur c'est la Voix du Dessein. L'écrit n'est pas une technique, c'est une manifestation de force et d'éternité, une parcelle du divin, un éclat du sacré. Et eux aussi ont remercié en rendant grâce à tout ce qui est, à l'expérience et au Tout. Ces messages écrits étaient des remerciements pour le chemin parcouru, pour les horizons déployés devant eux, pour son goût d'éternité, la promesse d'immortalité, l'effleurement du divin. Rien n'est plus pareil et l'on peut se sentir aimé des dieux, inspiré, guidé, élevé.

Les dieux leur avaient concédé quelque chose de plus qu'aux autres créatures, une conscience sensible, subtile et qui pourrait s'étendre à l'infini. Alors ce serait ce souffle, cet élan divin qui les aurait portés et animés. Car rejoindre un dieu, c'est atteindre un certain état de conscience, un état élevé de conscience qui se matérialise par l'écriture.

Le transcendantal est ce qui dépasse l'être humain et c'est en même temps ce qui lui donne consistance. C'est en rêvant d'immortalité que l'homme prend conscience de sa condition

mortelle et nourrit la quête qui le pousse à repousser chaque fois plus les limites de son monde.

Il y a un paradoxe dans l'écriture : elle matérialise les pensées immatérielles, elle traduit en signes compréhensibles des messages indicibles, elle nous lance vers l'extérieur et pourtant elle nous rapproche du centre (de la source), elle fixe et grave et elle est toujours créatrice, elle éparpille les idées en même temps qu'elle permet de les rassembler, elle unit les hommes et elle est toujours expansive ... Elle est une entrée et elle est un aboutissement. Elle est fédératrice et identitaire, unitive et expansive, cadeau des dieux et ingéniosité des hommes.

Et le registre du paradoxe est un basculement : tout se renverse et la réalité nous apparaît telle qu'on ne l'avait jamais vue. On bascule dans autre chose ; avec l'écriture, dans un nouveau temps et dans un nouvel espace, dans un nouvel emplacement. Son invention produit l'effet même du paradoxe.

L'écriture ouvre des espaces mais c'est l'accès à ces espaces qui la génère. Dans la disposition dans laquelle nous nous mettons pour écrire, il y a une rétro-alimentation, une double direction, à la fois projective et introjective. L'écriture génère une communication d'espaces et ceci produit un registre d'unité.

Car ce que nous ressentons en elle, c'est une union : avec le monde, avec soi, avec le temps et l'espace, avec les forces créatrices. Elle est elle-même issue d'un moment de synthèse : de synthèse mentale, de synthèse dans la recherche de pérennité (bronze) et de synthèse dans la communication avec les forces divines et donc de synthèse d'un état élevé de conscience.

Elle est un aboutissement mais elle n'est pas figée. Dans son histoire, elle se prolongera par l'invention des alphabets par lesquels la quête d'universel s'étendra à tous les hommes. Pour nos écritures actuelles, elle est à la fois sacrée et vivante.

Tout le monde a un rapport particulier avec l'écriture. C'est toujours un grand prodige de voir ses pensées jaillir de ses doigts et devenir signes, s'inscrire dans la réalité partagée avec les autres. L'écriture est projective, elle met dans le monde bien plus qu'une pensée. Quand on se met à écrire, on touche à un espace particulier en nous, souvent poétique, élevé. Bien que l'on n'use plus de l'écriture comme à ses débuts, qu'elle soit entrée dans une sphère d'intimité qu'elle n'avait pas alors, elle garde de ses origines ce contact avec des espaces sacrés et élevés en nous et elle nous y relie encore.

Elle est une main tendue, un élan vers le monde et pour celui qui écrit, elle est une part mystérieuse de notre intériorité, véhiculant en sa trame nos idées, nos pensées, nos sentiments et un "je ne sais quoi" de plus, qui parce qu'ils sont traduits en ces signes deviennent alors une nouvelle réalité qui continue à vivre et à s'épanouir bien après que la main ne les ait tracés.

Entrée dans le Profond, traduction de l'indicible, l'écriture est l'expression d'un espace particulier. On trace des lignes qui ne sont faites ni pour être lues, ni pour être dites. On écrit

un rêve, une compréhension, un surgissement, une poésie qui sinon nous échapperaient. Ce n'est pas que l'expérience soit tenue dans ces mots écrits, car souvent il n'y a pas de mots qui puissent la traduire, mais à travers eux on peut remonter jusqu'à elle. Ils gravent un sillon, un chemin à suivre pour retourner à la source d'où a jailli l'expérience.

Toujours et encore, mystère du signe que nous nous amusons à déchiffrer, comme autant de marques d'amour laissées par les dieux, pour que nous les trouvions. Mystère du signe de ces écritures que nous inventons encore. Car l'écriture est vivante et il y a une joie exaltante à tracer des arabesques, à laisser la main courir sur la page comme si elle traduisait seule. Les signes s'alignent, inventent des codes, figurent des dessins, noircissent des pages pour le seul plaisir de les tracer.

À cinq mille ans de l'invention de l'écriture, nous continuons à repousser les limites. Des scientifiques ont conçu un nouvel état de la matière (gazeux-liquide), d'autres ont créé la vie artificielle. La quête d'immortalité, de dépassement et d'élévation nous anime toujours autant. Que surgira-t-il de nous dans le futur, si nous nous inspirons comme nous l'avons fait pour vivre cette expérience ? « Chaque fois que la conscience humaine a réussi à se pencher sur la profondeur du Mental, des réponses inspiratrices ont surgi et de grandes forces se sont libérées. »¹⁰³

¹⁰³ Eduardo Gozalo, Présentation des Parcs d'Étude et de Réflexion, www.parclabelleidee.fr

Épilogue

Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant.
La main du songeur vibre et tremble en l'écrivant;
La plume, qui d'une aile allongeait l'envergure,
Frémit sur le papier quand sort cette figure,
Le mot, le terme, type on ne sait d'où venu,
Face de l'invisible, aspect de l'inconnu;
Créé, par qui? Forgé, par qui? Jailli de l'ombre;
[...] Du sphinx Esprit Humain le mot sait le secret.
Le mot veut, ne veut pas, accourt, fée ou bacchante,
S'offre, se donne ou fuit;
[...] Tel mot est un sourire, et tel autre un regard;
De quelque mot profond tout homme est le disciple;
Toute force ici-bas a le mot pour multiple;
Moulé sur le cerveau, vif ou lent, grave ou bref,
Le creux du crâne humain lui donne son relief;
La vieille empreinte y reste auprès de la nouvelle;
Ce qu'un mot ne sait pas, un autre le révèle;
Les mots heurtent le front comme l'eau le récif;
Ils fourmillent, ouvrant dans notre esprit pensif
Des griffes ou des mains, et quelques uns des ailes;
Comme en un âtre noir errent des étincelles,
Rêveurs, tristes, joyeux, amers, sinistres, doux,
Sombre peuple, les mots vont et viennent en nous;
Les mots sont les passants mystérieux de l'âme.
[...] Chacun d'eux porte une ombre ou secoue une flamme;
[...] C'est que chacun, selon l'éclair qui le traverse,
Dans le labeur commun fait une œuvre diverse;
[...] Le mot fait vibrer tout au fond de nos esprits.
Il remue, en disant: Béatrix, Lycoris,
Dante au Campo-Santo, Virgile au Pausilippe.
De l'océan pensée il est le noir polype.
Quand un livre jaillit d'Eschyle ou de Manou,
Quand saint Jean à Patmos écrit sur son genou,
On voit parmi leurs vers pleins d'hydres et de stryges,
Des mots monstres ramper dans ces œuvres prodiges.
[...] Ô main de l'impalpable! Ô pouvoir surprenant!
[...] Oui, tout-puissant! tel est le mot. Fou qui s'en joue!
[...] Il sort d'une trompette, il tremble sur un mur,
Et Balthazar chancelle, et Jéricho s'écroule.
Il s'incorpore au peuple, étant lui-même foule.
Il est vie, esprit, germe, ouragan, vertu, feu;
Car le mot, c'est le Verbe, et le Verbe, c'est Dieu.

Victor Hugo, *Les Contemplations*, VIII

Puis le signe ... devint signal.

On a dit beaucoup de choses de nous qui avons inventé l'écriture. Sumériens, Égyptiens, Harappéens, Chinois, Crétois, Germains... on a laissé entendre que le développement de nos villes nous avait conduits à trouver des solutions pour mieux nous organiser et que l'écriture avait été une ingénieuse réponse à ces nouveaux défis. Même si tout cela est vrai, notre quête était bien plus profonde et l'occulter aujourd'hui, c'est comme enlever le rêve d'Icare aux premiers hommes volants.

Notre histoire commence bien avant, avant les villes et leurs besoins. Nous étions dans nos villages où nous élevions des animaux, où nous cultivions des plantes dans des champs que nous avons appris à irriguer. Pour la première fois, nous agissions sur ce monde qui nous entourait, nous modifions ce que la Nature nous offrait. Dans cette aventure exaltante, nous avons continué d'agir, de modifier, de travailler, de nous appliquer sur tout ce qu'elle nous offrait : l'argile que nous modelions, la course des astres que nous mesurions, les bois et les collines que nous aménagions. Nous savions depuis longtemps que le feu qui nous accompagnait depuis la nuit des temps et sur lequel nous veillions, était alors notre meilleur ami. Grâce à lui, en apprenant à augmenter sa température, nous faisons subir des transformations incroyables à la matière, nous étions capables avec lui de créer en quelques heures ce que la Nature mettait des millénaires à fabriquer. Et alors, enivrés de ces découvertes, nous avons expérimenté, travaillé et mêlé toutes les matières à notre disposition, même celles qu'il fallait aller chercher très loin. Dans cette recherche obsessionnelle, nous avons fini par réaliser l'impensable : nous avons créé une nouvelle matière. On l'appelle bronze, elle est divine et elle est éternelle, pourtant elle change, elle vit, elle se transforme, elle nous permet mille nouvelles choses inimaginables jusqu'alors. Avec elle, nous devenons aussi créateurs : créateurs d'une nouvelle matière, mais aussi créateurs de nouvelles formes et surtout, nous modifions aussi en nous des états, nous voyons surgir en nous de nouvelles formes : tout comme elle, nous nous transformons.

Nous avons créé une matière nouvelle qui nous transformait. Une matière durable, résistante, capable de transcender les temps. Elle nous ouvrait les portes de l'éternité. Alors, nous avons continué. En nous, il y avait des rêves, des pensées, des élans qui nous portaient vers les dieux parce qu'ils en avaient déjà l'essence. Comment les leur rendre ? Comment les remercier de tous leurs bienfaits ? Comment faire savoir que leurs messages, même indicibles sont éternels ? Alors, nous avons continué et nous avons créé sans matière, quel prodige ! Ces messages divins prenaient forme dans ces petits dessins qui concentraient toute l'énergie de la réalité créée par les dieux. Nous devenions capables de traduire, de transcrire dans la matière du monde, ces impulsions que nous sentions en nous.

Alors, ces signes nous en avons couverts le monde : le monde d'ici pour que par eux reste ouverte la porte qui mène aux dieux. Nous les avons portés sur mille objets afin qu'ils nous accompagnent pour toujours où que nous soyons, mais aussi pour que vous les trouviez et que par-delà les temps, leur message continue de résonner. Dans ces signes, sont déposés à la fois le trésor du génie humain et la lumière divine. Ils sont un pont entre espaces : les espaces où nous vivons, matériel et immatériel, les espaces où vivent les dieux et les Guides puissants, les espaces d'avant et ceux de demain. Quelle merveille que ces signes qui fixent et libèrent tout à la fois !

Ils étaient pour nous le chant des dieux s'inscrivant dans la matière. Ils étaient aussi prodige des hommes qui s'élèvent au-dessus de leur condition et dépassent les limites de temps et

d'espace de leurs propres vies. Ils furent une expérience incroyable d'expansion et d'ouverture. Avec eux, tout changea. Nous n'étions plus les mêmes, le monde n'était plus celui que nous connaissions et depuis là où nous étions parvenus, les dieux ne nous parlaient plus de la même façon.

Inlassables chercheurs d'éternité, assoiffés de hauteur et d'amplitude, cherchant toujours à croiser le regard des dieux, nous avons continué notre quête. Puisque tous les espaces communiquent, puisque tous les peuples sont fils du divin, puisque le cœur qui bat en chacun résonne au même rythme que celui des autres, nous avons fait de ces signes les porteurs de nos pensées, les arpenteurs de nos raisonnements et les messagers de nos paroles.

Nous voulions vous le dire. Que les hommes d'aujourd'hui se souviennent que quand ils tracent leurs lettres, quand ils laissent leur main courir sur la page et leurs pensées jaillir en signes, qu'ils sachent qu'ils avancent sur ce chemin que nous avons tracé, qu'ils cheminent vers leur propre profondeur qui les mène au plus sacré, au plus élevé et au plus pur, là où les vents qui tourment sont le souffle des dieux. Qu'ils se souviennent qu'ils sont depuis toujours capables de bien plus qu'ils n'imaginent.

Annexe 1 – Chronologie des plus anciennes écritures

Emplacement dans le temps et dans l'espace

Origines du langage il y a 60000 ans.

- 30000 : Dans les grottes ornées de l'époque paléolithique, mains négatives et positives qui constituent peut-être une écriture de gestes et signes portés sur les parois.
- 9200 à - 8500 : Dessins codifiés sur tablettes d'argile retrouvés dans le site des débuts du Néolithique de Jerf el Ahmar, Syrie.
- 4000 : Marques sur des poteries dans la région de Suse, Mésopotamie.
- 3300 : Tablettes sumériennes en écriture pictographique à Uruk (Basse-Mésopotamie).
- 3200 : Hiéroglyphes égyptiens sur les stèles de la nécropole royale d'Abydos.
- 3150 : *Palette de Narmer*, Abydos, Égypte.
- 3100 : Signes utilisés pour leur valeur phonétique sur les tablettes de Djembet-nasr, Mésopotamie.
- 3100 à - 2900 : Écriture proto-élamite.
- 2900 : L'écriture pictographique sumérienne devient cunéiforme.
- 2700 : Tablettes d'argile d'Ur.
- 2500 : Grands pétroglyphes scandinaves.
- 2500 à - 1900 : Écriture des peuples de la vallée de l'Indus (Mohenjo-Daro, Harappa, etc.).
- 2100 : Écriture élamite linéaire.
- 2000 : Le cunéiforme est utilisé pour transcrire l'akkadien (assyrien et babylonien). Le sumérien subsiste comme langue savante (Chute de la capitale sumérienne Ur). Traces d'écriture chez les Olmèques, Amérique centrale.
- 1900 : Hiéroglyphes crétois.
- 1800 : En Crète, écriture dite du linéaire A (Cnossos). Code d'Hammourabi (Babylone).
- 1600 : Les Hittites utilisent un système hiéroglyphique. Premiers écrits alphabétiques au Moyen-Orient.

- 1500 : Au Proche-Orient, écriture protosinaïtique de 30 signes à allure hiéroglyphique¹⁰⁴.
Écritures proto-cananéennes¹⁰⁵.
- 1450 : Écriture dite du linéaire B en Crète (Cnossos) transcrivant un dialecte grec.
- 1400 (ou -1300) : En Chine, textes divinatoires gravés sur os ou plastrons de tortue.
Alphabet ougaritique (Syrie du Nord), 30 signes cunéiformes.
- 1300 : Alphabet phénicien de 22 lettres-consonnes¹⁰⁶.
- 1000 : L'alphabet phénicien se répand en Méditerranée et vers l'Asie.
Alphabet paléohébraïque.
Alphabet araméen.
Écritures sud-arabiques.
- 800 : Alphabet grec élaboré à partir de l'araméen, invention de la graphie des voyelles.
- 700 : Alphabet étrusque adapté de l'alphabet grec.
En Égypte, écriture démotique.
- 669-627 : Règne d'Assurbanipal et création de la bibliothèque de Ninive.
- 600 : Écriture hébraïque, dite "hébreu carré".
- 400 : Alphabet latin adapté de l'alphabet étrusque.
L'écriture grecque se répand grâce aux conquêtes d'Alexandre le Grand (-336).
Rédaction du *Yi King* par Confucius.
- 300 : Deux écritures syllabiques en Inde, la kharosthi (d'origine araméenne) qui essaime vers l'Asie centrale et la brahmi qui donne naissance par la suite à de nombreuses écritures syllabiques en Asie du Sud-Est et en Indonésie.
Dans l'empire romain, floraison d'inscriptions lapidaires en *quadrata* (capitales).
- 200 : "Pierre de Rosette", copie d'un décret de Ptolémée V sur une stèle en hiéroglyphes égyptiens, démotique et grec.
Écritures puniques et libyco-berbères attestées en Afrique du Nord.
- 100 : Écriture nabatéenne (Petra).
Écriture copte en Égypte.
- 0 : Invention du papier en Chine.
- 74-75 : Dernière tablette connue en cunéiforme, un almanach astronomique.

¹⁰⁴ "Graffitis" retrouvés dans les mines de turquoise exploitées par les pharaons du Moyen et du Nouvel Empire sur le site de Serabit el-Khadim dans la péninsule du Sinaï.

¹⁰⁵ Inscriptions similaires mais qui pourraient être plus bien plus anciennes, découvertes dans les régions du Liban et de la Palestine (Lakish, Gezer et Sichem).

¹⁰⁶ Le progrès intellectuel de l'écriture phénicienne réside dans le fait qu'elle est entièrement phonétique : chaque signe représente une consonne précise et une seule. Contrairement aux systèmes cunéiforme et hiéroglyphique, elle n'utilise plus de compléments de sens ou des indicateurs grammaticaux. La seconde étape pour parvenir à transcrire tous les sons, est l'invention de la voyelle par les Grecs.

- 100 : Écriture syriaque.
Apparition d'écritures cursives communes latines.
- 200 : Stèles mayas en Amérique Centrale.
L'onciale (majuscule avec emprunts aux cursives romaines) se répand en Europe.
- 300 : Écriture runique en Elder Futhark chez les peuples Germains de l'Europe du Nord.
- 400 : Fin de l'utilisation des hiéroglyphes égyptiens.
Alphabet sogdien dérivé de l'alphabet araméen en Asie centrale.
Alphabet arménien.
Alphabet géorgien.
Syllabaire éthiopien.
- 500 : Premières inscriptions arabes.
Écriture gaélique

Annexe 2 – Âge du bronze et écriture

L'invention de l'écriture par des sociétés de l'âge du bronze – même si elles ne sont pas toujours dénommées par ce terme parce qu'on lui a préféré celui de la culture en cours – est attestée dans les diverses civilisations.

C'est probablement à Ur et à Sumer en Mésopotamie que sont coulés les premiers bronzes. Entre 3750 et 3150 avant notre ère, la civilisation proto-urbaine d'Uruk utilise du bronze, de l'or et de l'argent, en même temps qu'apparaissent les premières traces d'écriture.

Dans l'Iran actuel, la civilisation proto-élamite, de même que la civilisation de Jiroft (sites de Tepe Yahya et de Konar Sandal) employaient le bronze comme métal dès 3000 avant notre ère. La première écriture proto-élamite est attestée de 3100 à 2900 avant notre ère.

En Égypte, la période prédynastique dite de Nagada est à la fois celle des métaux et des premiers hiéroglyphes. Au IV^e millénaire, le cuivre est largement diffusé dans toute la vallée du Nil et, après une courte période chalcolithique, l'âge du bronze s'ouvrit vers 3300 et dura jusqu'en 1700 avant notre ère. Néanmoins, il est encore un matériau rare en Égypte et ne commence à être employé couramment que sous la IV^e dynastie (2670-2450 avant notre ère). Mais les Égyptiens pratiquaient le procédé de fonte dans des moules et la soudure pour la réalisation d'objets en cuivre depuis le IV^e millénaire.

La civilisation de la vallée de l'Indus connaît son apogée à l'âge du bronze (vers 2500 et jusqu'à 1900 avant notre ère). Des savoir-faire locaux, nous connaissons l'industrie des métaux et la glyptique, révélées par les quelques statuettes en bronze retrouvées dans les sites et les très nombreux sceaux et empreintes portant des inscriptions.

En Chine, les premières inscriptions sont contemporaines de la florissante civilisation d'Erlitou dont les plus anciens bronzes rituels sont datés de 1600 avant notre ère (dynastie des Xia). Les divinations ne seront commentées par écrit qu'à partir du milieu de la dynastie Shang, sous le règne du roi Pangeng, vers 1350 avant notre ère.

En Crète, la civilisation minoenne se développe à l'âge du bronze, entre 2700 et 1200 avant notre ère, et produira dans cette même période au moins trois écritures. On admet que l'âge du bronze y commença vers 3000 avant notre ère, probablement par l'adoption de techniques transmises par des peuples vivant plus à l'est. Enfin, la civilisation mycénienne correspond à la fin de l'âge du bronze en Grèce et en Crète, entre 1400 et 1100 avant notre ère.

En Scandinavie, la création du bronze est relativement tardive, vers 1800 avant notre ère. À cette époque, on grave encore des pétroglyphes dits *écriture Hallristinger*, apparus dès 2500 avant notre ère. Les pré-runiques qui en dérivent et qui donneront lieu à l'écriture *Futhark* apparaissent vraisemblablement au III^e siècle de notre ère.

Annexe 3 – Les mythes de l'invention de l'écriture

Les différentes traditions mythiques qui racontent la naissance de l'écriture la présentent comme liée à une sagesse d'inspiration divine, puisque les signes, vivants et sacrés, sont capables de révéler aux hommes l'agencement secret des choses et des êtres.

Les mythes rendent ainsi compte de sa double nature, divine et humaine.

Nous n'en rapportons ici que quelques uns à titre d'illustration¹⁰⁷.

Les mythes sumériens

Le mythe sumérien *Enki et l'Ordre du Monde* raconte comment Enki, le plus sage des dieux, le maître de l'abîme (masse d'eau sur laquelle flotte la terre) établit les principes de la civilisation en la pourvoyant de ses bienfaits et en assignant un rôle à chaque dieu. Il confia l'écriture et la fonction scribale à la déesse Nisaba, à l'origine une divinité du grain et des roseaux qui servent à fabriquer le calame.



La sainte Nisaba a reçu la règle à mesurer et garde l'étalon du lapis-lazuli ; elle proclame les grands règlements, elle fixe les frontières, marque les bornes. Elle est maintenant le scribe du pays.

¹⁰⁸

Avec l'arrivée au pouvoir de populations sémitiques, Enki prit le nom d'Éa. Il envoya sur terre Sept Sages, dont le premier fut Adapa et eut pour mission de transmettre aux hommes la connaissance divine, aux temps mythiques d'avant le Déluge, lorsque la royauté descendit du ciel. Les Sept Sages, maîtres des sciences liées à l'art scribal, "... semblables à Éa leur père, sont doués grâce à lui, d'une intelligence sublime".¹⁰⁹

Au cours du II^e millénaire avant notre ère, Marduk, le fils d'Éa, devint le roi du panthéon babylonien, après avoir vaincu les forces du chaos. Nabû¹¹⁰, son fils, fut désigné pour consigner par écrits les sorts fixés par Marduk dans la chapelle des destins. Il est le *seigneur du calame*, le dieu des scribes. Les savants, qui tenaient une place

¹⁰⁷ Cette présentation des mythes de l'écriture doit beaucoup aux documents disponibles sur le site du musée des Écritures, musée Champollion de Figeac, France.

¹⁰⁸ Les attributions de Nisaba ne sont pas sans rappeler les débuts de l'écriture : elle procède en partie des avancées intellectuelles de la création du calendrier et du calcul ; elle sert d'ailleurs à "saisir" le monde et à l'ordonner ; le monde étant à la fois le monde naturel et l'intériorité humaine.

¹⁰⁹ *Le Poème d'Erra*, 162. La dernière grande composition mythologique mésopotamienne, in Jean Bottéro et Samuel Noah Kramer, *Lorsque les dieux faisaient l'homme, Mythologie mésopotamienne*, Éditions Gallimard, Paris, 1989.

¹¹⁰ Nabû, dieu des scribes, est symbolisé par le calame, posé parfois sur une tablette d'argile placée sur le dos d'un serpent-dragon, son animal attribut.

primordiale dans le clergé de Babylonie et d'Assyrie, le firent prévaloir dans la hiérarchie divine.

Deux statues dédiées dans son temple de l'Ezida, "la maison stable", dans la ville de Nimrud, capitale de l'Assyrie, l'invoquent comme un dieu tout-puissant :



Nabû, le très-haut, le sage, le puissant, le héros..., dont la parole est primordiale, le maître des sciences, qui surveille la totalité du ciel et de la terre, celui qui sait tout, qui comprend tout, qui détient le calame du scribe..., le Seigneur des seigneurs, dont la puissance est sans égale, le compatissant, le miséricordieux.

Assurbanipal lui dédia sa bibliothèque car il « *tient la tablette d'argile et le calame des destins, prolonge les jours et fait revivre les morts, émettant la lumière pour les hommes en proie à la confusion* ». Il est encore « *nimbé de la splendeur divine, un souverain au vaste entendement, un sage au vaste savoir, qui maîtrise l'écriture et dont les décisions sont sans appel.* »

Nabû « fait revivre les morts » en assurant la continuité de l'histoire. L'écrit transcende la mort et le temps.

À Sumer, une autre légende rattache l'invention de l'écriture cunéiforme à l'existence du commerce international : elle attribue l'invention de l'écriture à Enmerkar, roi de la cité-état d'Uruk¹¹¹, qui voulut imposer sa volonté au seigneur d'Aratta, une ville située de l'autre côté de la montagne. Il envoya un messenger demander des métaux précieux à la cité prospère d'Aratta. Après plusieurs essais infructueux, c'est par un message inscrit sur une tablette qu'il obtint la soumission d'Aratta :

*[Enmerkar] lissa l'argile avec les mains, en forme de tablette, et il y déposa les paroles ; jusque-là, personne n'avait déposé des paroles sur l'argile.*¹¹²

¹¹¹ C'est justement dans la ville d'Uruk que furent retrouvés plusieurs milliers d'années après, les premiers témoignages de l'écriture cunéiforme.

¹¹² Poème épique remontant vraisemblablement à 3000 avant notre ère.

Le mythe égyptien

Pour les Égyptiens, Thot, le scribe divin à tête d'ibis ou au corps de babouin, est le dieu lunaire qui capte la lumière de la lune dont il régit les cycles. Un texte d'Edfou relate sa naissance :

Au sein de l'océan primordial apparut la terre émergée. Sur celle-ci, les Huit vinrent à l'existence. Ils firent apparaître un lotus d'où sortit Rê, assimilé à Shou. Puis il vint un bouton de lotus d'où émergea une naine, auxiliaire féminin nécessaire, que Rê vit et désira. De leur union naquit Thot qui créa le monde par le Verbe.

Inventeur du langage et de l'écriture, il est la "langue d'Atoum" et le dieu des scribes. Incarnation de l'intelligence et de la parole, il connaît les formules magiques auxquelles les dieux ne peuvent résister. Selon la légende, celui qui était capable de déchiffrer les formules magiques du *Livre de Thot* pouvait espérer surpasser même les dieux.



Le respect que Thot inspire lui vient de son savoir illimité : il règne sur toutes les disciplines intellectuelles car il est lui-même le Verbe créateur. En tant que détenteur de la connaissance, il est chargé de la diffuser ; c'est pourquoi il a inventé l'écriture.

La légende égyptienne du dieu Thot enseigné par Rê, le dieu du soleil, illustre la luminosité de l'écriture : liée à un mythe solaire, l'écriture égyptienne permet à l'homme auquel elle transmet les paroles d'éternité d'accéder à la connaissance suprême.

Le mythe chinois

Selon la tradition, les trois empereurs Fuxi, Shen Nong et Huangdi, les "Grands Ancêtres" auraient fondé la civilisation chinoise en la dotant de tous les éléments nécessaires à son fonctionnement. Fuxi, à tête humaine sur corps de serpent, aurait régné au Néolithique antérieur et enseigné aux hommes, l'art de la chasse, de la pêche et de l'élevage. Il a aussi créé les *Huit Trigrammes* divinatoires du *Yi King*, superposition de traits pleins et brisés dont les agencements représentent les aspects de l'univers en mouvement. Les Chinois attribuent à son successeur Shen Nong l'invention d'un système de comptage à l'aide de nœuds sur des cordes.



Sous le règne du troisième Grand Ancêtre, Huangdi l'Empereur Jaune, considéré comme le fondateur de la Chine, Can Jie (Tsang-Kié) son devin, aurait imaginé les caractères chinois en observant les traces laissées sur le sable par les pattes des oiseaux. Doté de deux paires d'yeux, symbole de sa clairvoyance surnaturelle, Can Jie pouvait scruter les phénomènes et les choses au-delà des apparences et percer les secrets du monde.

On dit aussi qu'à l'annonce de son invention, les dieux tremblèrent de rage : les hommes désormais pouvaient percer les secrets de l'univers. Ils ne trouvèrent d'issue qu'en assignant à Can Jie le statut de demi-dieu.

Le mythe rend compte du caractère "magique" que les Chinois confèrent à leur écriture, et de sa relation à l'univers et à la nature dont elle prend possession en perçant leurs mystères. Ainsi, l'écriture dans la tradition chinoise figure-t-elle symboliquement les mystères du cosmos.

Le mythe grec¹¹³

Hérodote rapporte que c'est Cadmos, fils d'Agénor roi de Tyr en Phénicie et de Téléphassa, le fondateur légendaire de Thèbes (Béotie) qui aurait introduit en Grèce, l'alphabet phénicien. Selon lui, Cadmos a vécu environ 1600 ans avant lui, soit vers 2000 avant notre ère.

Mais selon les mythes, les hommes découvrent l'écriture avec Orphée qui l'a apprise des Muses. Les dieux chantent pendant que les hommes écrivent leur histoire. Une légende rapportée par Pausanias raconte « *qu'Orphée surpassa tous ceux qui l'avaient précédé, par la beauté de ses vers, et qu'il acquit une très grande réputation par l'opinion où l'on était qu'il avait inventé les mystères des dieux, les expiations pour les grands crimes, et qu'il avait trouvé des moyens tant pour guérir les maladies que pour apaiser la colère des dieux.*¹¹⁴ » Il aurait ensuite été foudroyé par Zeus pour avoir révélé aux hommes des mystères sacrés.



« *La voix d'Orphée se prolonge en écriture matérielle. Il y a d'abord le chant d'Orphée comme un avant de la parole qui entraîne autour d'elle les vies plus muettes, les "animaux du silence". Mais l'écriture est déjà là, habitée par cette même voix ; et l'on perçoit un tumulte de livres, de discours qui s'écrivent autour du chant d'Orphée. [...]* La voix dépose des

¹¹³ Nous ne connaissons pas les mythes par lesquels les Crétois s'expliquaient le monde et son origine. Nous transmettons toutefois le mythe grec, entendu que bien des mythes hellènes furent inspirés de ceux des peuples installés sur les territoires qu'ils conquièrent.

¹¹⁴ Pausanias, Livre IX Béotie, chap. XXX.

signes écrits sur des tablettes, le chant d'Orphée produit de l'écriture, il se fait livre, il s'écrit en hymnes et en incantations, en cosmogonie. » ¹¹⁵

Le mythe d'Orphée c'est le triomphe sur la mort et sur l'oubli, lui qui descend aux Enfers et en revient ; lui dont la tête arrachée, libérée entonne son chant et dont *la parole se prolonge en texte...*

Le mythe nordique

Dans le *Rúnatal*, une partie du poème *Hávamál*, la découverte des runes est attribuée à Odin. Car aux débuts des temps, le secret des runes était interdit à tous, même aux dieux. Après avoir médité pendant 9 jours et 9 nuits à l'ombre d'Yggdrasil, l'arbre-monde, Odin, le plus grand des dieux nordiques, décide de percer ce secret. Les Nornes, gardiennes des Portes sombres, acceptent de l'aider mais lui imposent des épreuves redoutables. Odin se lance dans l'aventure : il y perd son œil droit, se perce le flanc, est pendu par les autres dieux à une branche d'Yggdrasil où il passe 9 jours et 9 nuits à endurer d'atroces souffrances. À l'aube du dixième jour, Odin découvre le secret des runes et devient le Prince du pouvoir gravé. Il décide de transmettre son savoir aux hommes et, selon la légende, leur demande d'utiliser ces guides dans toutes les circonstances de la vie.

Le mythe indien ¹¹⁶

En Inde, Sarasvati, la déesse des flots de paroles, de l'éloquence se voit attribuer l'invention du sanscrit, comme Thot celle de l'écriture en Égypte. De même, son mode de transcription, le *Devanāgarī*, de *Deva* dieu et *Nāgarā* ville, devient la langue des paroles de dieu. Par conséquent, pour tout Hindou, le sanscrit devient la parole de dieu. La Shakti, la force de Brahma est désignée aussi comme alphabet.

Les idéogrammes sont utilisés par les Hindous dans les rituels sous forme de tracés *Yantras*, surtout dans les pratiques tantriques de méditation et de visualisation. *Brihaspati*, le maître de la parole, créateur du verbe offre avec l'aide de la parole de nommer les choses qui dépassent l'entendement humain.

Le mythe maya

Pour les Mayas, Itzam Na, fils de Hunab le dieu suprême, était le dieu du ciel, de la nuit et de l'écriture. Il était représenté comme un "ancien" sans dents. Ce dieu était associé à Kinich Ahau, dieu du Soleil et à Ixchel, déesse de la Lune. On lui attribue la création des livres et de l'écriture. Les Mayas croient qu'il fut le premier prêtre. Ces dieux reflètent la croyance dualiste, d'opposition ou de complémentarité des dieux et de la Création. La vision cyclique du temps était aussi primordiale et elle justifia que l'écriture des événements passés fut importante puisque ceci permettait d'envisager l'avenir, les choses se reproduisant de façon cyclique.

¹¹⁵ Marcel Detienne, Op. cit., p.109 et 114.

¹¹⁶ Comme pour la plupart des cultures dont l'écriture est restée indéchiffrée, nous ne connaissons pas les mythes des peuples de la vallée de l'Indus. Ceux que nous transmettons ici illustrent les croyances de l'Inde historique.

Bibliographie

Ouvrages conseillés

Bottéro Jean, *Mésopotamie. L'écriture. La raison et les dieux*, Gallimard, Paris, 1987.

Silo, *Notes de Psychologie*, Éditions Références, Paris, 2012.

Zali Anne, *L'Aventure des écritures*. Tome 1 *Naissances*, Bibliothèque nationale de France, 1997 ; tome 2, *Matières et formes*, avec Annie Berthier, BNF, 1998 ; tome 3, *La page*, BNF, 1999.

Ouvrages généraux

André Béatrice et Ziegler Christiane, *Naissance de l'écriture, cunéiformes et hiéroglyphes*, Réunion des Musées Nationaux, Paris, 1982.

André Béatrice, *L'invention de l'écriture*, Nathan, Paris, 1986.

Amiet Pierre, "La Naissance de l'écriture ou la Vraie Révolution", *Revue biblique* 97/4, 1990, pp.525-541.

Becker Dominique et Kircher Fabrice, *Écritures mystérieuses*, Pardès, 2007.

Bonfante Larissa, Chadwick John, *La naissance des écritures, du cunéiforme à l'alphabet*, Éditions du Seuil, Paris, 1994.

Braunstein Florence, *Histoire de civilisations..., Acculturation et assimilation des faits culturels et religieux en Occident et en Orient jusqu'au début du VII^e siècle de notre ère*, Éditions Ellipses, Paris, 1996.

Calvet Jean-Louis, *Histoire de l'écriture*, Plon, Paris, 1996.

Christin Anne-Marie, *L'Image écrite ou la déraison graphique*, Flammarion, Paris, 1995.

Christin Anne-Marie (dir.), *Histoire de l'écriture. De l'idéogramme au multimedia*, Flammarion, Paris, 2001.

Cohen Marcel, *La Grande Invention de l'écriture et son évolution* (3 tomes), Imprimerie nationale, 1958. [Pour quelques références. Des réserves quant à la classification des peuples]

Cohen Marcel, *L'écriture et la Psychologie des peuples*, Centre International de Synthèse, Armand Colin, Paris, 1963.

Cohen Marcel et Peignot Jérôme, *Histoire et art de l'écriture*, Robert Laffont, Paris, 2005.

Février James G., *Histoire de l'écriture*, Payot, Paris, 1959 (éd. en 1948).

Higounet Charles, *L'Écriture*, Presses universitaires de France, 1995, 11^e éd. 2003.

Jean Georges, *L'Écriture mémoire des hommes*, Gallimard, 1987.

Jean Georges, *Langage de signes, L'écriture et son double*, Gallimard, Paris, 1989.

Maisels Charles Keith, *Early Civilisations of the Old World, Formative Histories of Egypt, the Levant, Mesopotamia, India and China*, Routledge, Londres, New York, 1999.

Mandel Ladislav, *Nouveaux regards sur l'antiquité de notre écriture*, 1982, n°52 base Persée et in *Lettres capitales*, août 1982, cahier des Rencontres internationales de Lure.

Massin, *La lettre et l'image*, Gallimard, Paris, 1970.

Pommier Gérard, *Naissance et Renaissance de l'écriture*, PUF, Paris, 1993.

Ouaknin Marc-Alain, *Les Mystères de l'alphabet. L'origine de l'écriture*, Éditions Assouline, 1997.

Silo, *Contributions à la pensée*, Éditions Références, à paraître.

Scarre Chris, *Chronos, une chronologie visuelle des temps anciens, Des origines de l'homme à l'an 1500*, Éditions Seuil, Paris, 1993.

Numéro hors série de *Science et Vie* de juin 2002 (consacré à la naissance de l'écriture), le numéro d'octobre-novembre 2008 des *Cahiers de sciences et vie*.

Musée des Écritures, musée Champollion de Figeac.

Site de la Bibliothèque Nationale de France.

Ouvrages spécifiques

Préhistoire et Protohistoire

Gimbutas Marija, *Le langage de la déesse*, (1989), Édition Des Femmes, 2005.

Guilaine Jean, *La préhistoire d'un continent à l'autre*, Larousse, Paris, 1986.

Métraux Alfred, "Les primitifs. Signaux et symboles, pictogrammes et protoécriture" in *L'écriture et la Psychologie des peuples*, Centre International de Synthèse, Armand Colin, Paris, 1963, pp.9-27.

Mohen Jean-Pierre et Taborin Yvette, *Les sociétés de la préhistoire*, Hachette, Paris, 1998.

Otte Marcel, *La Protohistoire*, Éditions De-Boeck, 2^e édition, Bruxelles, 2008.

Weinberger Ariane, *Le Dessen d'Homo sapiens au Paléolithique supérieur : de la quête de survie à la quête de transcendance*, Parcs d'Étude et de Réflexion La Belle Idée, www.parclabelleidee.fr, 2011.

Le bronze

Éliade Mircea, *Forgerons et alchimistes*, Flammarion, Paris, 1977.

Gozalo Eduardo, *Estudio sobre los antecedentes en Mesopotamia de la disciplina material*, Parcs d'Étude et de Réflexion Punta de Vacas, www.parclabelleidee.fr, 2009.

Lotti Agostino, *Spiritualité en Anatolie et dans le Croissant fertile au Mésolithique*, Parcs d'Étude et de Réflexion Attigiano, www.parclabelleidee.fr, 2010.

Mohen Jean-Pierre, Éluère Christiane (éd.), *Découverte du métal*, Paris, Picard, 1991.

Mohen Jean-Pierre, *Métallurgie préhistorique*, Elsevier-Masson, Paris, 1997.

Mordant Claude, *La production métallique : le bronze et le fer dans la société protohistorique Environnements et cultures à l'âge du bronze en Europe occidentale*, Comité des travaux historiques et scientifiques, 2007.

Zuckerbrot Danny, *Mesopotamian Origins and the Material Discipline*, Parcs d'Étude et de Réflexion Hudson Valley, www.parclabelleidee.fr, 2009.

La Mésopotamie

Bordreuil Pierre (dir.), *Les débuts de l'histoire, le Proche-Orient, de l'invention de l'écriture à la naissance du monothéisme*, Éditions de la Martinière, Paris, 2008.

Bottéro Jean, Kramer Samuel Noah, *Lorsque les dieux faisaient l'homme, Mythologie mésopotamienne*, Éditions Gallimard, Paris, 1989.

Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne, sous la direction de Francis Joannès, Robert Laffont, Paris, 2001.

Glassner Jean-Jacques, *La Mésopotamie*, Guide belles lettres, Paris, 2002.

Joannès Francis (dir.), *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, Éditions Robert Laffont, Paris, 2001.

L'Égypte

Aufrère Sydney, *L'univers minéral dans la pensée égyptienne*, 2 vol., bibliothèque d'étude CV, IFAO (Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire), Le Caire, 1991.

Feneuille Serge, *Paroles d'éternité*, CNRS Éditions, Paris, 2008.

Grimal Nicolas, *Histoire de l'Égypte ancienne*, Fayard, Paris, 1995.

Midant-Reynes Béatrix, *Aux origines de l'Égypte, Du Néolithique à l'émergence de l'État*, Fayard, Paris, 2003.

Vernus Pascal, "Les écritures de l'Égypte ancienne", in *Histoire de l'écriture, de l'idéogramme au multimédia*, sous la direction d'Anne-Marie Christin, Flammarion, Paris, 2001.

La Chine

Alleton Viviane, *L'écriture chinoise*, Presses universitaires de France, 1970, 6^e éd. 2005.

Billeter Jean-François, *L'art chinois de l'écriture, essai sur la calligraphie*, Éditions Skira Seuil, Paris, 2001.

Cheng François, *Vide et plein, le langage pictural chinois*, Éditions du Seuil, Paris, 1991.

Djamouri Redouane, *Écriture et divination sous les Shang*, revue Extrême Orient Extrême Occident, 1999.

Vandermeersch Léon, "L'écriture en Chine", in *Histoire de l'écriture, de l'idéogramme au multimédia*, Flammarion, Paris, 2001.

Vandermeersch Léon, article "Écritures et langue graphique en Chine", *Le Débat*, 1990/5, n°62.

Yang Yu-hsun, *La calligraphie chinoise depuis les Han*, Geuthner, Paris, 1933.

La civilisation de l'Indus

Casal Jean-Marie, *La civilisation de l'Indus et ses énigmes*, Éditions Fayard, Paris, 1969.

Danino Michel, *L'Inde et l'invasion de nulle part, le dernier repère du mythe aryen*, Édition Les Belles Lettres, Paris, 2006.

Jarrige Jean-François (dir.), *Les cités oubliées de l'Indus*, archéologie du Pakistan, musée national des arts asiatiques Guimet, Paris, 1988.

Jarrige Jean-François, "La préhistoire et la civilisation de l'Indus", in *L'Inde ancienne*, sous la direction de Heinrich Gerhard Franz, Bordas Civilisations, 1990, pp.49-81.

Mackay Ernest, *La civilisation de l'Indus*, Éditions Payot, Paris, 1936.

Sir Wheeler Mortimer, *L'Inde ancienne des origines à Asoka*, Éditions Artaud, Paris, 1966.

La Crète

Chadwick John, *The Decipherment of Linear B*, Cambridge University Press, 1958 ; nouvelle édition 1990.

Chadwick John, "Linéaire B et écritures apparentées", in *La naissance des écritures, du cunéiforme à l'alphabet*, Éditions du Seuil, Paris, 1994.

Detienne Marcel, *L'écriture d'Orphée*, Gallimard, Paris, 1989.

Finley Moses I., *Les premiers temps de la Grèce*, Flammarion, Paris, 1980.

Mastorakis Michel, von Effenterre Micheline, *Les Minoens, l'âge d'or de la Crète*, Éditions Errance, Paris, 1991.

Olivier Jean-Pierre, *Les civilisations égéennes*, PUF, Paris, 1989.

Olivier Jean-Pierre, "Les écritures crétoises" et "Le linéaire B et son déchiffrement", in *Les civilisations égéennes du Néolithique et de l'âge du bronze*, René Treuil, Pascal Darcque, Jean-Claude Poursat, Gilles Touchais, Collection Nouvelle Clio, Paris, 2008.

Le Futhark

Djénane Kareh Tager, *Les arts divinatoires*, Plon petite bibliothèque des spiritualités, Paris, 2006.

Willis Tony, *Les Runes, art divinatoire des peuples nordiques*, Flammarion, Paris, 1989.

Apports de l'écriture

Caballero José, *Morfologia. Simbolos, signos, alegorias*, Editorial Antares, Madrid, 1996.

Éliade Mircea, *Aspects du mythe*, Gallimard, Paris, 1963.

Goody Jack, *La raison graphique*, Éditions de Minuit, Paris, 1979.

Goody Jack, *La logique et l'écriture*, Éditions Armand Colin, Paris, 1986.

Lévêque Pierre, *Introduction aux premières religions, Bêtes, Dieux et Hommes*, Livre de Poche Histoire, Paris, 1997.

Citations de textes et de poèmes

Bottéro Jean, Kramer Samuel Noah, *Lorsque les dieux faisaient l'homme, Mythologie mésopotamienne*, Éditions Gallimard, Paris, 1989.

Hugo Victor, *Les Contemplations*, tome 1, VIII, Livre de Poche, Paris, 1972.

Silo, "Mythes gréco-romains", *Mythes Racines Universels*, Éditions Références, Paris, 2005.

Silo, *Le Jour du Lion Ailé*, Éditions références, Paris, 2006.